

QUÉBEC

La bibliothèque  
Gabrielle-Roy fête  
ses vingt ans  
Page F 2



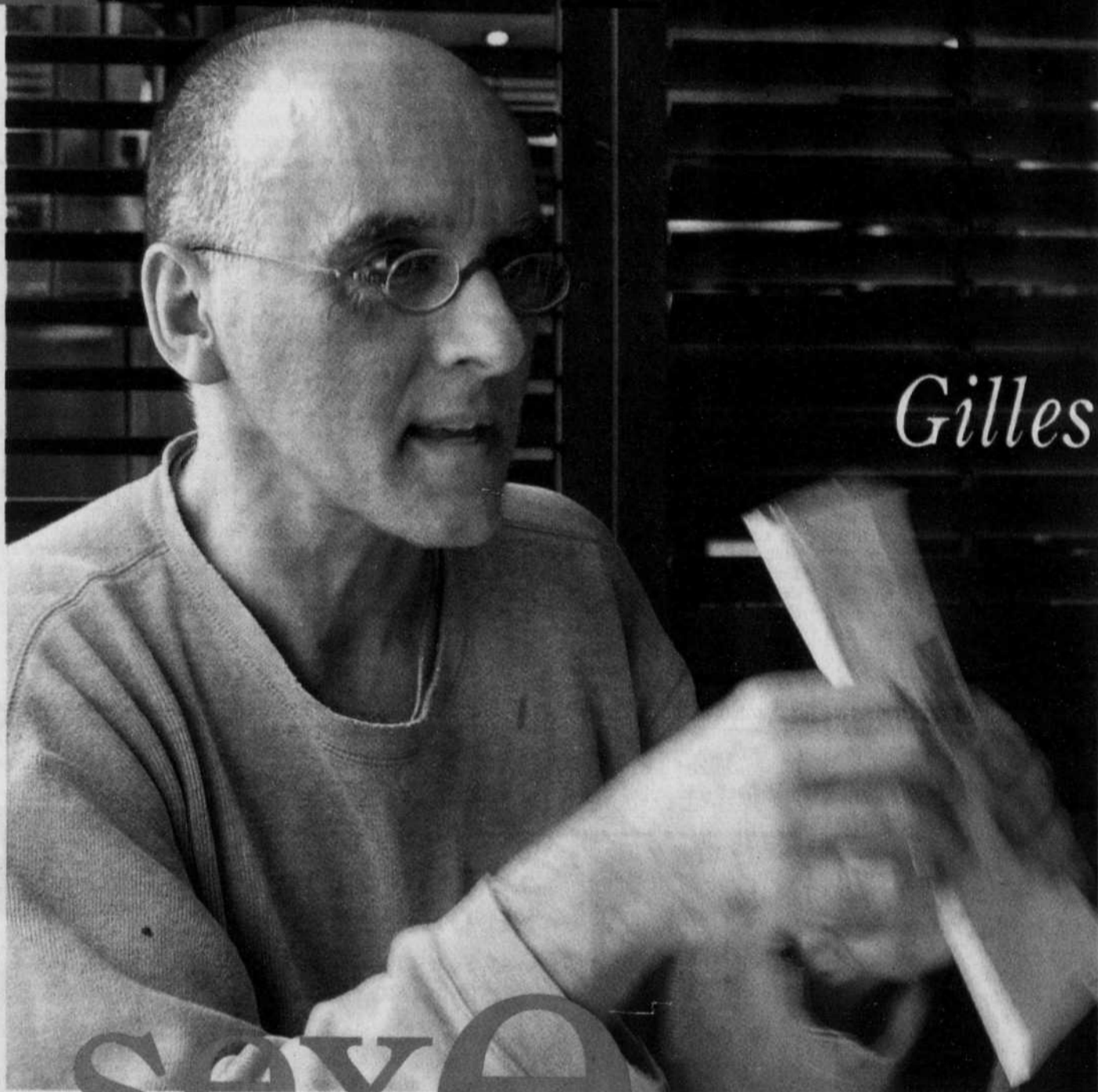
DE VISU

Les années soixante  
aseptisées  
Page F 7

CAHIER  
F

# LIVRES

« Nous, les  
homosexuels,  
c'est comme  
si on n'avait  
pas  
d'histoire »



Gilles Jobidon

## Le sexe maudit

Son premier roman, *La Route des petits matins*, était un récit poétique sur le thème de l'exil. Son second, *L'Âme frère*, se situe quelque 300 ans plus tôt, dans une Nouvelle-France homophobe et bigote. À 54 ans, Gilles Jobidon est un « jeune » auteur québécois plein d'avenir. Dans *L'Âme frère*, sa langue, travaillée, bien à lui, se dévoile dans toute sa singularité.

CAROLINE MONTPETIT

1691. Deux hommes sont trouvés endormis dans les bras l'un de l'autre. Quelques heures plus tard, ils sont mis au cachot. L'un d'eux mourra à l'hôpital psychiatrique, l'autre sera chassé de la communauté. C'est sur cette prémisse que se construit l'intrigue de *L'Âme frère*, qui propose à la fois une langue, mi-historique, mi-inventée, une réflexion sur l'histoire de l'homosexualité et une passion amoureuse au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'auteur a intégré dans son discours quelques éléments de vieux français et des néologismes de son cru: pas partout, pas toujours, mais juste assez pour donner à toute l'œuvre un air d'autrefois et des accents d'authenticité. Dans la langue de Jobidon, les nuits sont *frilowes* (entendu aux îles de la Madeleine), le

*tremble-terre* (emprunté au vieux français) menace. On y trouve aussi des mots inventés, *déveillé*, *impaireil*, ou encore *alenti* de corps par une blessure d'épée. La bougrerie, explique l'auteur, est le mot par lequel on désignait l'homosexualité avant Freud, à une époque où l'hétérosexualité désignait, quant à elle, une maladie désignant une compulsion sexuelle déréglée. Le livre brille aussi d'usages grammaticaux originaux qui nous font plonger dans l'intériorité du personnage de Jean Fillio, homosexuel persécuté mais aussi un médecin bon, faisant naître l'amour autour de lui.

Cette intériorité, présente dans *La Route des petits matins*, est caractéristique de l'œuvre de Jobidon. En entrevue, l'auteur, qui a longtemps travaillé comme metteur en espace dans le domaine des arts visuels, compare son travail d'écrivain à celui d'un sculpteur. « Je travaille par soustraction, je fais des masses, des textes assez longs, qui font

quinze ou cinq pages, et qui vont se retrouver dans un paragraphe ou dans deux ou trois pages. Dans cette réduction-là surviennent des associations, des imbrications de mots qui n'étaient pas là au début », dit-il. Le tout, parfois presque trop travaillé, est générateur d'étonnement, de jeu, et ses livres naviguent ainsi entre l'écriture poétique et l'écriture romanesque, auxquelles se mêle, du moins pour les fins de *L'Âme frère*, beaucoup de recherche.

« Je travaille aussi de façon journalistique parce que j'ai été journaliste », dit-il. Dans le cas de *L'Âme frère*, ce qui m'a beaucoup étonné, c'est quand j'ai commencé à écrire; la langue s'est mise à changer, parce que cela se passe au XVII<sup>e</sup> siècle », confie-t-il. C'est en lisant que Gilles Jobidon a eu l'idée de cette histoire d'homosexualité condamnée à laquelle se mêle un récit amoureux. Dans un petit fascicule intitulé *La Bougrerie en Nouvelle-France*, de Paul-François Sylvestre, il a retracé l'histoire de trois soldats, « des Trois-Rivières », surpris en train de baiser et jugés pour leur homosexualité. L'histoire personnelle de chacun de ces soldats demeure inconnue, du fait notamment que les actes des procès de cette époque ont été brûlés. « Il n'en restait qu'une lettre, et c'est à partir de cela que l'on sait quelque chose de la bougrerie en Nouvelle-France. On essaie de savoir ce qui se passait entre les lignes,

parce que c'était très, très caché », explique Jobidon. L'un des trois soldats, Saint-Michel, a été expulsé, mais on ne sait pas ce qui est advenu des deux autres. Il restait à Gilles Jobidon à inventer la suite. « J'ai pris les noms de deux de ces soldats-là, Jean Fillio et Nicolas d'Aucy dit Saint-Michel, et j'en ai fait une histoire », dit-il.

Quant à la persécution des homosexuels, son histoire remonte à Justinien, le premier empereur chrétien qui fit de l'homosexualité un crime. Avant la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, on ajoutait parfois des homosexuels aux fagots de bois qui entouraient les bûchers des sorcières « pour faire plus de feu ». C'est de cette pratique qu'est née l'expression « faggot », utilisée très péjorativement pour désigner les homosexuels en argot anglais. Plus tard, les homosexuels ont été fouettés sur la place publique. Fin XVII<sup>e</sup> siècle, ils étaient généralement envoyés dans des asiles de fous. À d'autres moments, ils servaient aux galères.

Et c'est notamment parce qu'il redessine certains pans de cette histoire, dont il ne reste pratiquement plus de traces, que le roman de Jobidon est intéressant, même si l'auteur a plutôt voulu faire un roman d'amours plurielles qu'un roman à

VOIR PAGE F 2 : SEXE

POUR TOUS LES AFFAMÉS D'AMOUR

F  
FIDES

www.editionsfides.com



Les soupes célestes

JACQUES SAVOIE



Roman • 280 pages • 24,95 \$



LIVRES

SEXE

SUITE DE LA PAGE F 1

thèse. «Les homosexuels, c'est comme si on n'avait pas d'histoire. Notre histoire a été brûlée, annihilée par des siècles d'ignorance et de haine, et je trouvais ça important d'écrire un livre à propos de ça», dit-il. Jean Fillo ne porte-t-il pas, dans le roman de Jobidon, les mêmes marques de fer aux épaules que celles d'un esclave qui a tenté de s'évader?

Lorsqu'on lui demande si le sujet de l'homosexualité est encore tabou aujourd'hui, à l'heure de la légalisation des mariages gais, il répond en citant le très haut taux de suicide toujours enregistré chez les adolescents homosexuels et les lignes d'écoute pour homosexuels qui ne dérogissent pas. «Il y a encore des parents qui mettent à la porte leur fils ou leur fille qui sont homosexuels», poursuit Jobidon. Parmi ses lectures, l'auteur compte également *Le Gout de Monsieur*, un livre qui fait état de la tolérance relative qu'on témoignait à l'homosexualité dans l'aristocratie française, au XVIII<sup>e</sup> siècle, Monsieur étant le frère du roi Louis XIV. «Le frère du roi, c'était vraiment une grande fille. [...] Le frère du roi s'habillait en femme, il avait toute sa cour, il avait ses mignons», raconte Jobidon. On y raconte que les nobles pouvaient vivre (leur homosexualité), mais que les gens ordinaires ne le pouvaient pas», résume-t-il. En fait, c'est largement à l'Église de porter le blâme de l'oppression des homosexuels à travers les âges, selon Jobidon, qui n'hésite pas à utiliser le mot «génocide» à ce sujet. *L'Âme frère* relate d'ailleurs l'histoire d'un prêtre qui abuse du jeune Jean Fillo, qu'il aime et déteste en même temps. On y retrouve cette homophobie intériorisée qui, selon Jobidon, est encore plus répandue qu'on le croit aujourd'hui. Quelque chose comme la face cachée et haineuse des choses.

Le Devoir

L'ÂME FRÈRE

Gilles Jobidon  
VLB éditeur  
Montréal, 2005, 129 pages

IMPRIMERIE

Trésors vivants menacés

La dernière chaîne de typographie traditionnelle du monde est menacée de fermeture. Fondée en 1640, l'imprimerie nationale de France cumule les déficits depuis quelques années, se remettant mal de la révolution technique de l'offset et de sa transformation en société privée (1994). Le dernier coup de grâce fut la perte du marché des annuaires téléphoniques en 2002, soit le tiers de son chiffre d'affaires. Depuis, c'est la débâcle. Plus de la moitié des 1147 postes disparaîtront d'ici 2006. Pour finir, l'institution doit déménager en juin, démembrée et répartie dans différents secteurs de Paris.

La plus ancienne maison d'imprimerie française abrite des ouvriers uniques au monde qui détiennent un savoir-faire en voie de disparition: celui du maître graveur, du typographe et du fondeur de lettres. Des centaines d'artistes du plomb que comptait

encore l'entreprise en 1970, il n'en reste plus que 18. Dans la tourmente du déménagement, ils n'ont pas encore été relocalisés. Les machines et les pièces seront conservées, patrimoine oblige, et on promet bien un espace muséographique, mais qu'en sera-t-il des trésors vivants?

L'imprimerie nationale abrite notamment les trois quarts des caractères de l'histoire: 230 000 poinçons de 70 écritures différentes (grec, arabe, hébreu, cunéiforme, etc). Et le savoir, le doigté, la main, l'œil et la sensibilité humains qui permettent de reproduire ces poinçons semblent condamnés à s'éteindre. Pour sauver ce patrimoine immense, en évitant la division, la dispersion, et le «détacher de tout ministère de tutelle préoccupé de rentabilité économique», une pétition circule qu'on peut trouver à l'adresse <www.garamonpatrimoine.org>.

Le Devoir

ÉCHOS

Prix Robert-Cliche du premier roman

Lancé pour la première fois en 1979, le prix Robert-Cliche du premier roman a lancé à ce jour la carrière de plusieurs écrivains, dont Robert Lalonde, Madeleine Monette et Chrystine Brouillet. Il récompense une première œuvre par une publication et un prix de 5000 \$. Les auteurs intéressés par ce concours annuel peuvent transmettre leur manuscrit avant le 1<sup>er</sup> mars à l'adresse suivante: Prix Robert-Cliche 2005, a/s VLB éditeur, 1010, rue de La Gauchetière Est, Montréal, Québec, H2L 2N5. — Le Devoir

Salon de la Côte-Nord

Le Salon du livre de la Côte-Nord se déroule cette fin de semaine à Sept-Îles. Une quarantaine d'écrivains, dont Serge Bouchard, Jean-Jacques Pelletier et Patrick Sénécal, seront sur place, de même que plusieurs auteurs locaux. La Bibliothèque nationale du Québec sera aussi bien présente pour l'occasion avec une exposition consacrée aux débuts de la bande dessinée québécoise de 1904 à 1908. — Le Devoir

Des films à lire

L'Institut national de l'image et du son et la Fondation René Malo se joignent aux Éditions du Boréal pour publier les scénarios de l'œuvre monumentale de Gilles Carle. La collection comportera quatre volumes. Les deux premiers seront disponibles en librairie dès l'automne prochain. — Le Devoir

La grande bibliothèque de Québec

La bibliothèque Gabrielle-Roy fête ses 20 ans

ISABELLE PORTER

Québec — Il y a un peu plus de 20 ans, Québec faisait le pari audacieux d'installer la bibliothèque Gabrielle-Roy dans la Basse-Ville. Avec les années, elle est devenue l'un de ces rares lieux de culture où tout le monde se sent à sa place.

La culture, on le sait, est un monde de faunes et rares sont les activités artistiques où se rencontrent des jeunes et des vieux, des riches et des pauvres, des universitaires et des septièmes années. À la bibliothèque Gabrielle-Roy, on rencontrera tant l'étudiante à la maîtrise en arts visuels que le réfugié qui vient juste de débarquer en ville et parle à peine notre langue. Et, pendant que d'autres écoutent le dernier «blockbuster» américain au troisième, on se dispute *Le Monde diplomatique* au rez-de-chaussée. Le tout dans le silence d'un espace ouvert et confortable — fauteuils de cuir compris — de quelque 10 000 m<sup>2</sup> qui n'est pas sans rappeler le style des librairies à grandes surfaces où l'on sert en plus du café.

«C'est un endroit où on peut être seul avec les autres. On n'est pas obligés d'être en relation avec les autres, mais on y côtoie quand même d'autres personnes. Les gens viennent aussi à la bibliothèque pour sentir qu'ils appartiennent à une communauté. Cette dimension-là est importante dans un centre-ville», note la directrice Marie Goyette qui, à 45 ans à peine, préside aux destinées de l'établissement depuis déjà 15 ans.

La Bibliothèque centrale de la capitale est accueillante et on la fréquente beaucoup. Ouverte 360 jours par année, elle attire pas moins de 900 000 visiteurs sur une base annuelle, pour une moyenne de 2500 par jour, ce qui fait d'elle l'institution culturelle la plus sollicitée à Québec. Après son ouverture en 1983, la proportion de la population utilisant les services de bibliothèques publiques est d'ailleurs passée de 20 à plus de 40 % et se maintient depuis au-dessus de la moyenne provinciale. Bref, l'endroit fait vraiment partie de la culture locale.

Bibliothèque et libre-échange

Ce succès, on l'attribue à une série de paris réussis et à la volonté de la direction de suivre l'évolution de la société. «En choisissant d'implanter sa nouvelle bibliothèque centrale au cœur du quartier Saint-Roch, la Ville de Québec prenait un bien ambitieux pari il y a 20 ans», notait dans un article sur la question le président de l'Institut canadien et gestionnaire de la bibliothèque, Jean Payeur, qui voit dans cette décision du maire de l'époque, Jean Pelletier, «un premier effort de revitalisation du centre-ville».

Autre bon coup, la gratuité de l'abonnement a eu un effet incitatif certain sur la fréquentation du lieu et, de toute façon, nous finissons tous par payer des retards un jour ou l'autre... Après les fusions, on a littéralement vu déferler les nouveaux abonnés en provenance des anciennes banlieues où la majorité des bibliothèques municipales exigeaient des frais.

Il va sans dire que la fusion municipale a donné un second souffle au développement du réseau des bibliothèques dans la capitale. Bientôt, avec une seule carte, les citoyens auront accès aux 27 bibliothèques de la région, dont plusieurs font l'objet d'importants travaux (Vanier, Sillery, Charlesbourg, Val Bélar, Sainte-Foy et Saint-Émile).

Qui dit Internet dit lecture

Système informatique pour tout le réseau, location de DVD, postes Internet, l'administration de la bibliothèque a bien l'intention de ne pas manquer le train des nouvelles technologies. «Ici, on se définit comme une bibliothèque innovatrice, notamment en suivant les nouveaux médias. Par exemple, on vient de donner accès à Internet sans fil et consultation de disques en walkman», avance la directrice avant de défendre les vertus d'Internet.

La responsable des communications, France Plourde, abonde dans ce sens: «C'est sûr qu'Internet, ça été un gros coup de barre. Dans le

milieu des bibliothèques publiques, les gens avaient peur. Mais ici, on a tout de suite ouvert la porte à cette technologie-là. C'est un peu notre philosophie. S'il y a un média qui donne accès au savoir ou à la culture, il a sa place ici.»

Fait intéressant, on a constaté sur place que l'utilisation d'Internet était loin d'éloigner la clientèle de la lecture. Bien au contraire: «On a remarqué qu'Internet faisait entrer de jeunes adultes qu'on ne voyait pas avant. Au début, on craignait qu'ils ne viennent que pour Internet et n'utilisent pas les ouvrages, mais on se rend compte que cela les convainc d'utiliser d'autres services. Nos craintes n'étaient pas fondées», affirme Mme

Plourde. En fait, les statistiques démontrent que les internautes empruntent même davantage de livres que les autres abonnés!

Québec a longtemps accusé un gros retard en matière de bibliothèques. Jusqu'aux années 1970, rappelle Jean Payeur, dans la capitale comme ailleurs, «la faible fréquentation des bibliothèques publiques n'aidait en rien à stimuler les pouvoirs publics à investir dans ces institutions dont la seule mission semblait être de prêter des «romans légers» à une clientèle majoritairement féminine». Poussés par le plan Vaugois au début des années 1980, qui finançait la construction de nouvelles bibliothèques, la Ville de Québec fait construire pas moins de sept bibliothèques en l'espace de six ans, dont Gabrielle-Roy.

Aujourd'hui, le réseau des bibliothèques constitue le pivot de la politique culturelle de la Ville, avec, dans ses coffres, huit des dix millions de dollars du budget du service de la culture. Et on brasse beaucoup d'air pour nous mener aux livres: animation pour les enfants la fin de semaine, clubs de lecture, collections itinérantes, atelier d'initiation à Internet, expositions en arts visuels... De quoi dérouter tous ceux qui pensent que le monde de la lecture en est un d'immobilisme et de solitude. «Notre idée, c'est d'aller avec les livres vers les clientèles, plaide la directrice. On ne veut pas attendre qu'elles investissent la bibliothèque. Ça, ça marche avec les gens qui sont déjà très intéressés.»

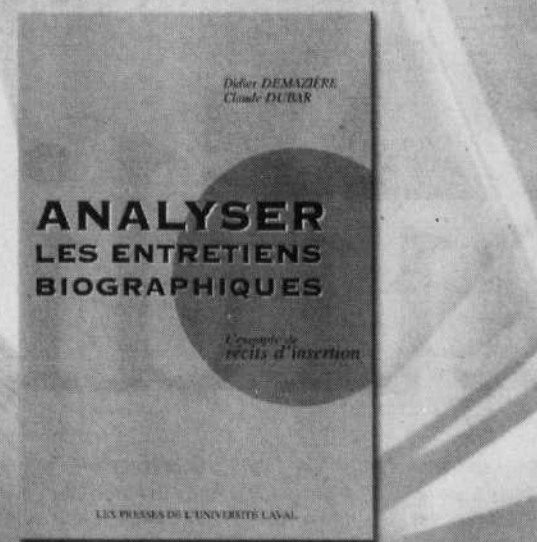
«Notre idée, c'est d'aller avec les livres vers les clientèles»

À NOUVEAU DISPONIBLE

Analyser les entretiens biographiques

L'exemple de récits d'insertion

Didier Demazière • Claude Dubar



ISBN 2-7637-8134-9  
352 pages • 35 \$

Les Éditions PUL-IQRC  
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305  
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca  
www.ulaval.ca/pul

LA NOUVELLE COLLECTION « PHILOSOPHIE » CHEZ VARIA

SE FAIRE ET SE DÉFAIRE

ESSAI SUR LE SUICIDE ET LE LANGAGE



Se faire et se défaire

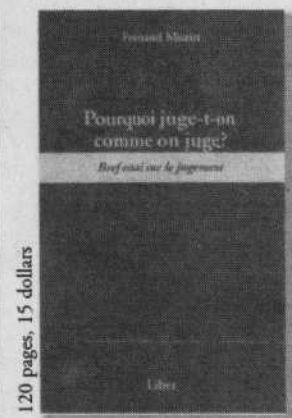
Dans cet essai, Étienne Paquette questionne le sens et le fonctionnement du geste du suicide qui, au-delà de l'événement physique du passage brutal de la vie à la mort, est aussi destruction de la représentation de l'être dans le langage. Au fil d'une magnifique réflexion dans un style de maître, l'auteur montre que le langage offre la possibilité de dépasser la problématique du suicide par un mouvement de libération de soi-même. Un livre porteur d'espoir.

LES ÉDITIONS VARIA 120 PAGES • 19,95 \$  
WWW.VARIA.COM

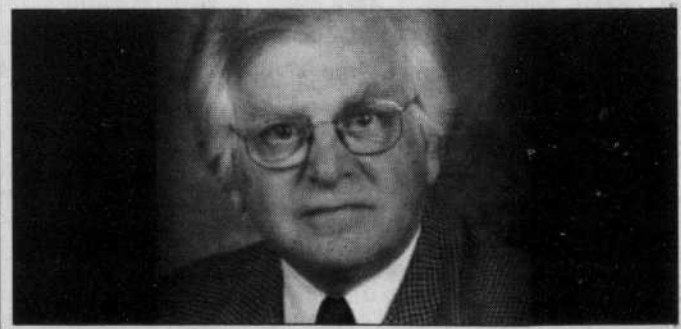
ÉTIENNE PAQUETTE

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

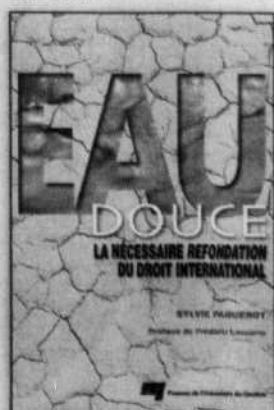


Fernand Morin  
Pourquoi juge-t-on comme on juge?  
Bref essai sur le jugement



Réfléchir sur le monde

Eau douce



29\$ Sylvie Paquerot

Eaux et territoires



49\$ Frédéric Lasserre et Luc Descroix

Changement climatique, flux technologiques, financiers et commerciaux



59\$ L. Martin Cloutier et Christian DeBresson

L'urbain Un enjeu environnemental



39\$ Michel A. Boisvert

Presses de l'Université du Québec

Téléphone : 418.831.7474  
Sans frais : 1 800 859.7474

www.PUQ.ca

Société de développement des entreprises culturelles Québec

## LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Ferretti la partisane

LOUIS CORNELIER

Andrée Ferretti, la militante indépendante à l'intensité océanique, est bien connue. Andrée Ferretti, l'écrivaine, l'est un peu moins, et on se demande pourquoi après avoir lu *Renaissance en Paganie*, puis *La Vie partisane*, deux œuvres fortes respectivement publiées, d'abord, en 1987 et en 1990, et que réédite en un seul volume, cette saison, l'indispensable collection Typo.

Jeune professeure de philosophie à l'UQAM, Elaine Rivière, lors d'une recherche menée en 1985 à la Bibliothèque nationale du Québec, fait apparaître sur son écran d'ordinateur, par inadvertance, les fiches indexées d'Hubert Aquin et d'Hypatie d'Alexandrie (remarquez les initiales communes), philosophe et mathématicienne grecque morte en 415. «*Elle sut qu'elle venait de découvrir, par une heureuse erreur, deux sujets susceptibles de solidement étayer sa conception de la nature de la rébellion, fondée sur l'hypothèse qu'au-delà de son rejet de l'ordre social, le rebelle refuse absolument la fragilité de la conscience, sa corrépondance et sa confusion dernière avec tout ce qui ne s'exprime pas.*»

Rendus, en quelque sorte, à leur parole vivante par cette jeune philosophe en quête de vérité, les spectres d'Aquin et d'Hypatie reviennent sur les lieux de leurs combats par l'entremise de la voix de la conscience du romancier de *Prochain épisode*, qui assume la narration de ce retour. Et Ferretti, en fondant sa propre voix dans celle d'Aquin, réussit ce tour de force qui consiste à crier la nécessité de la rébellion tout en chantant la beauté du monde dans une méditation très sensuelle, hantée par le frémissement de la lutte intime et politique.

Son Aquin, charmé par la grâce combattante de cette Hypatie à laquelle il s'adresse, critique ses «*compatriotes troquant sans cesse la violente affirmation d'eux-mêmes contre de minuscules délinquances*», il se désole d'un PQ qui a troqué «*l'espoir de liberté [...] contre la fallacieuse promesse d'une égalité avec l'asservisseur*», il se souvient avec rage de Trudeau, «*ce compatriote borné et vindicatif dont j'ai connu la haine et le mépris pour notre peuple*», et il s'afflige de «*la pénible inadéquation entre ma lucidité et ma force qui allait être la tragédie de ma vie.*»

Il rejoint Hypatie dans la question brûlante qui l'anime tout entier: «*Quelle action entreprendre qui ne soit pas une évasion de plus dans ce monde comateux où le visage humain est devenu impuissant à exalter un rêve de liberté, à soutenir une volonté de justice, à soulever un impétueux mouvement de rébellion?*» Lui, le suicidé, se reconnaît dans



Portrait d'Andrée Ferretti (détail), 1956, par Georges Lauda.

la mathématicienne assassinée, obsédée par la croyance profonde «*que la science n'a de sens qu'en ce qu'elle porte précisément la question du sens, qu'elle la déplace constamment*». Elle affirmait que la Terre bouge, qu'elle n'est pas au centre de l'univers, qu'astronomie et métaphysique vont de pair dans la quête de «*la vraie pensée du monde*». Engagée, comme Aquin, dans le combat contre «*l'interprétation totalitaire du monde*», qu'il s'agisse de celle du nouveau pouvoir chrétien du IV<sup>e</sup> siècle ou de celle de tous les conquérants de l'histoire, elle en paya le prix: «*Elle fut accusée de réfréter la parole divine en cherchant dans les corps célestes la cause de l'être, du vrai et du bien. Ils lui arrachèrent la peau jusqu'à ce qu'elle sombre dans l'abîme où elle est oubliée depuis des siècles.*»

Eloge de la rébellion comme principe de vie, ce *Renaissance en Paganie*, rédigé dans une langue vibrante et somptueuse, vient redire avec puissance ce que change le monde, ce n'est rien d'autre que permettre à sa beauté d'advenir sans entraves. Il chante avec une virulente délicatesse les noces de l'artiste et du rebelle.

## La vie comme une lutte

De facture plus traditionnelle, les neuf récits au féminin qui composent *La Vie partisane* s'inscrivent néanmoins dans la même veine. «*La liberté m'importe trop pour que je subisse ma vie*», déclare par exemple cette Catherine, fille de Patriote violée par un capitaine anglais en 1837 et condamnée par un juge de la même nationalité, éberlué par la tournure des événements. «*Le premier impératif de la vie morale est de vouloir être soi et de prendre toutes les mesures pour défendre son intégrité*», affirme par sa part Aurore-Mé-

lanie Panet, jeune veuve et seigneurie canadienne-française, séduite, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, par un jeune conquérant à qui elle finira par briser les deux mâchoires à l'aide d'un tisonnier.

La narratrice d'*Octobre de lumière*, emprisonnée pendant la crise du même nom, raconte, du fond de son cachot, la même lâcheté des mêmes conquérants et se livre elle aussi à un éloge de la beauté du monde que seuls peuvent embrasser ceux qui s'incarnent dans l'histoire: «*Comment nous parer du beau nom de peuple si nous n'enfouissons pas nos pieds et nos mains, nos cœurs et nos têtes dans notre propre histoire?*» La mère de Spinoza, qui prend aussi la parole dans ces pages, et quelques autres amoureuses lucides ne diront pas autre chose.

«*L'œuvre n'existe qu'enracinée dans le cœur d'une lutte contre toute forme de domination*», écrit Andrée Ferretti dans la notice biographique qui accompagne cet ouvrage. La sienne en fournit une preuve éclatante en diffusant une beauté qui rend la désertion indécente.

## RENAISSANCE EN PAGANIE

suivi de  
LA VIE PARTISANE  
Andrée Ferretti  
Typo  
Montréal, 2005, 224 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Cynique et prosaïque  
Un court roman absurde et théâtral  
du Serbe Svetislav Basara

CHRISTIAN DESMEULES

Les pays en guerre, les sociétés en camisole de force et les artistes empêchés produisent plus souvent qu'à leur tour des œuvres qui plongent au cœur des choses. De Serbie nous viennent, depuis quelques années, romans, films et pièces de théâtre qui s'emploient à secouer toutes les certitudes.

Anan, adolescent tardif de trente ans né dans l'ancienne Yougoslavie socialiste, est de la douloureuse confrérie des narrateurs extralucides. Il a lu quelque part que les meilleurs romans sont les fruits amers de névroses incontrôlées et décide alors d'en simuler une afin de satisfaire ses ambitions littéraires. Il décrète donc, au milieu de l'année 1968, que nous sommes plutôt en 1949 («*Je ne voulais plus jouer ce jeu idiot des montres, des délais, des saisons*»). Anan refuse en bloc la réalité et fuit à sa façon: il ne veut pas mourir.

Suivront quelques dialogues de sourds avec son père (responsable, avec mère imparfaite, de sa «*naissance approximative*»), qui persiste à croire qu'il existe. Anan lui explique la source profonde de son endoctrinement: «*On nous a inculqué que nous sommes des hommes, que nous descendons du singe, que nous existons, que nous savons quelque chose, que nous sommes bons, que nous serons heureux.*» Il lui reproche, en d'autres mots, de confondre son objectivité avec sa subjectivité et de croire à la raison. «*Et puis, ajoute-t-il, comment avoir confiance en un homme qui couche avec votre mère?*»

Toutes ces résistances finissent par conduire le narrateur directement à l'asile, étape incontournable sur la voie de l'illumination. «*Ce n'est que le psychiatre et le fou ensemble qui font la folie. Comme mari et femme font un ménage. Pour l'ineptie, il faut être au moins deux.*»

Petite amie imaginaire, discours débridés aux pensionnaires de l'hôpital psychiatrique, souvenirs faux et syllogismes sans répliques: Anan contamine son père, qui fait à son tour un petit séjour en institution avant de se volatiliser et de réapparaître, quelques années plus tard, après avoir fait fortune aux États-Unis en écrivant un best-seller intitulé *L'Emblème métaphysique du XX<sup>e</sup> siècle*. Il rapporte aussi quelques babioles, comme une paire de Levi's et une photographie dédiée de Tony Curtis. Puis une morale: «*Un jour tu comprendras que lorsqu'on troque son humanité contre de la nourriture, on devient une bête sauvage.*»

## Vrai et faux

Jeux de miroir, distorsions du réel (qui n'existe pas) et bras de fer avec la fiction (qui existe encore moins), ce livre déjanté, où l'on ne sait jamais trop ce qui est «vrai» et ce qui est «faux», nous donne l'étrange impression de s'écrire sous nos yeux.

Né en 1953, Svetislav Basara est dramaturge, essayiste, scénariste, polémiste et romancier. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des auteurs les plus importants de sa génération. Iconoclaste, explora-

teur infatigable du grotesque et de l'absurdité sociale, Basara remet en question, au moyen d'un cynisme corrosif, la logique qui s'agenouille derrière les paravents de l'histoire «officielle».

Des thèmes (parodie, folie, etc.), une manière (jeux narratifs, mise en abîme) et un ton qui le rapprochent de Dusan Kovacevic, autre figure serbe majeure de l'opposition littéraire au régime de Milosevic, scénariste du film *Underground*, de Kusturica, dont la «triste comédie» intitulée *Le Professionnel* était récemment mise en scène à Montréal. Plusieurs des romans de Basara ont été adaptés au théâtre — et l'on comprend très vite pourquoi.

Écrit en 1986 — c'est-à-dire avant l'effondrement du régime, la dislocation du pays et la guerre civile —, ce roman comico-ontologique concentré secrète les paradoxes, déstabilise, provoque. Avec toute l'intelligence dont il dispose, Svetislav Basara jette sur la page un mélange des genres quasi «psychédélique», perpétuelle et postmoderne remise en question de la narration. Un exercice de voltige littéraire à la mécanique un peu froide qui étonne parfois, déconcerte souvent, mais qui reste toujours stimulant.

## LE MIROIR FÊLÉ

Svetislav Basara  
Traduit du serbe par Gabriel Jaculli et Gojko Lukic  
Les Allusifs  
Montréal, 2004, 114 pages



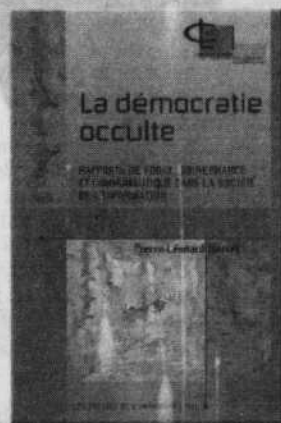
SOURCE LES ALLUSIFS

L'auteur serbe Svetislav Basara

## LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

## La démocratie occulte

RAPPORTS DE FORCE, GOUVERNANCE  
ET COMMUNAUTIQUE  
DANS LA SOCIÉTÉ DE L'INFORMATION



Pierre-Léonard  
Harvey

COLLECTION



ISBN 2-7637-8045-8  
294 pages • 30 \$

« Dans une économie qui se mondialise, les acteurs qui sauront tirer l'épingle du jeu seront ceux qui sauront mettre à profit la puissance des technologies de l'information et de la communication (TIC) au service de leur stratégie de développement démocratique et économique. Il en va de la survie de nos démocraties et de la cohésion sociale. En effet, tous les spécialistes de la communication sont unanimes: depuis septembre 2001 le monde a basculé. La menace de la montée d'une démocratie occulte se précise à mesure que les pratiques autoritaires des puissants exaltent la sécurité d'État au détriment des libertés. »

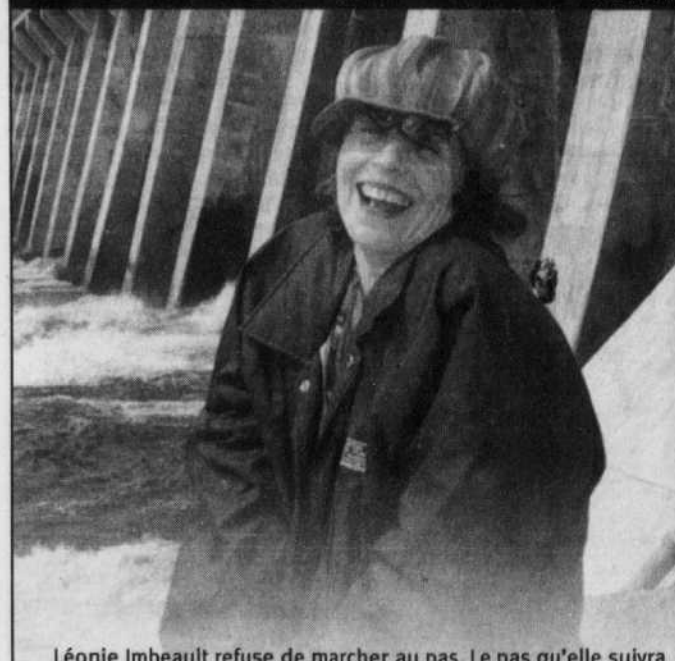


## Les Éditions PUL-IQRC

Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305  
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca  
www.ulaval.ca/pul

## Romanichels

XYZ éditeur



Léonie Imbeault refuse de marcher au pas. Le pas qu'elle suivra sera celui que lui dicte le Monstre Radieux qui vit à l'intérieur d'elle. Et ce pas mène aux portes de l'Inimaginé.

Un roman superbe, un hymne à la vie.



France Vézina  
Léonie Imbeault

roman  
296 p. • 25 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-75-37  
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

## BQ BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE



La découverte du vrai visage du désir...

160 pages • 7,95 \$

En vente dans toutes les bonnes librairies



La fin du monde est arrivée  
l'Inconvénient no 20  
disponible en librairie et en kiosque

Aussi dans ce numéro: fictions, chroniques et Virginia Woolf inédite

Pierre Chastenay  
Alain Roy  
Gilles Marcotte  
Isabelle Daunais  
Pierre Vadeboncoeur

www.inconvénient.ca

## LITTÉRATURE

POLAR QUÉBÉCOIS

## Casse-tête au Cachemire

CHRISTIAN DESMEULES

« Qui peut dormir quand les autres meurent? » Cette phrase tirée de *Mahabharata*, gigantesque poème épique indien, éclaire à elle seule l'acharnement de certains des protagonistes de ce thriller politico-policière.

Escroc professionnel notoire, recherché par de nombreux services policiers depuis des années, Max O'Brien a derrière lui une carrière de fuyard qui, hormis quelques millions, « ne lui avait donné que la liberté de fuir de plus en plus loin ». Onze ans après l'assassinat de son frère, alors ambassadeur en Amérique centrale, son neveu David, sous-secrétaire à l'ambassade canadienne de New Delhi, est victime d'un attentat apparemment inexplicable.

En compagnie de son « associé » indien né à Montréal, grand amateur de hockey, ainsi que de la jeune épouse de David, Max O'Brien mènera sa propre enquête tout en jouant au chat et à la souris avec un enquêteur de la Sûreté du Québec qui le traque depuis une quinzaine d'années.

Coïncé au nord entre le Pakistan islamique et une Inde « hindouiste » de plus en plus intolérante, le conflit ouvert du Cachemire sert de toile

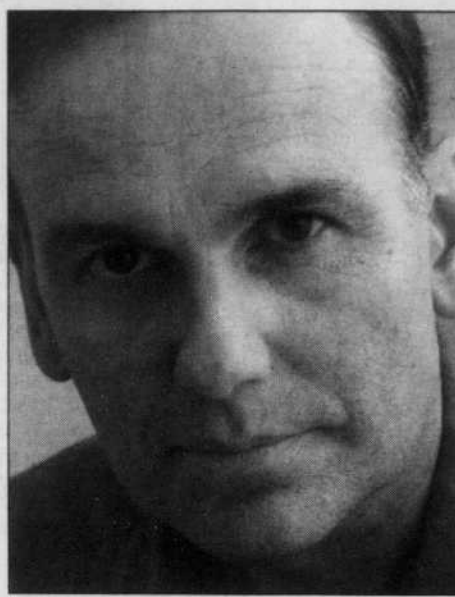
de fond à cette histoire haletante. Au cœur de ce théâtre des extrêmes, Max découvrira ainsi peu à peu ce qu'il y a sous la surface, allant même jusqu'à affronter quelques fantômes tenaces de son propre passé. Une histoire de gros sous, de centrale hydroélectrique construite par une société canadienne, de marchandage politico-religieux et de faiblesse humaine.

Avant tout scénariste pour la télévision et le cinéma, où il a récemment mis la main au long métrage *Le Dernier Tunnel*, Mario Bolduc est aussi réalisateur (*L'Oreille d'un sourd*, 1995). Il s'agit ici de son premier roman.

Thriller efficace, thriller voyageur, *Cachemire* est écrit dans une langue plutôt juste. Et en scénariste aguerri, Mario Bolduc ne laisse rien au hasard: ses personnages ont de l'étoffe, leurs motivations nous sont exposées, décortiquées ou insaisissables. Le décor est une poudrière. En bref: un dosage maîtrisé d'action, de dialogues et d'intériorité.

CACHEMIRE

Mario Bolduc  
Libre Expression  
Montréal, 2004, 416 pages



ROBERT ET CHEVREY  
Scénariste et réalisateur, Mario Bolduc publie son premier roman, *Cachemire*.

## La vie

J e vais commencer par la photo qui orne la page couverture: un homme et un jeune garçon, assis au bout d'un quai de planches inégales s'avancant au milieu d'un lac sauvage. L'homme a enlevé ses chaussures et les a posées sur le ponton, à côté de lui. Le garçon trempe probablement ses pieds dans l'eau lui aussi, et tous deux nous tournent le dos. On dirait déjà toute une histoire, ce climat qui s'installe. On devine les mots rares, le silence de la communion virile. Une accalmie miraculeuse, trop belle pour durer. Dans plusieurs des nouvelles qui vont suivre, Sam Shepard, l'acteur, le dramaturge et l'écrivain (et, pour la petite touche potinière hollywoodienne, le compagnon de Jessica Lange, nulle autre que la fiancée de King Kong), va mettre en scène de jeunes garçons sur le point de basculer dans l'âge adulte et de faire l'expérience de la liberté, du mensonge et des apparences, de la désillusion et du compromis. Un rêve d'enfance et de grands espaces, revu et corrigé par le regard lucide et désabusé de l'homme mûr.

Lisez les nouvelles de Sam Shepard, vous y découvrirez un truc extraordinaire pour mater les hongres à demi sauvages. « *Le cheval, c'est tout pareil que l'homme. Faut qu'il connaisse ses limites. Une fois qu'il a compris ça, c'est la belle vie* », dit au jeune garçon qui ne perd rien du spectacle le dompteur armé de son lasso. La belle vie se trouve au-delà de toutes ces histoires où des humains font, parfois précocement, l'expérience de leurs limites. Et, assez souvent, l'écriture arrive, sinon à lui donner un sens, du moins à nommer cette fuite en avant du temps et de l'existence elle-même, pareille à une longue échappée vers un horizon à jamais dérobé. L'écrivain rédige par un des personnages, dont le métier est de pironner sur un ordinateur des commandes d'ailes de poulet grillées, le dit en toutes lettres: « *La vie, c'est ce qui vous arrive pendant que vous rêviez de faire autre chose* ».

Prenez le protagoniste de *Coalinga, à mi-chemin*. Il s'arrête au beau milieu de la plaine déserte pour téléphoner à sa femme. Devant lui, des vagues pataugent dans la boue en poussant des meuglements pathétiques. La traduction dit des veaux, mais il doit plutôt agir de bouillottes, en fait. Il y a là un téléphone fixé à un poteau au bord de la route. Notre homme est un vrai de vrai héros de l'Ouest américain: donc, il n'a pas encore troqué son monde intérieur pour un téléphone portable (c'est sûrement pour les types comme lui que les compagnies installent aujourd'hui des appareils en plein

milieu du parc de La Vérendrye). Planté là, au centre du désert, il décroche le combiné, signale le numéro et apprend à sa femme qu'il la quitte. Elle lui propose de faire la moitié du chemin et de le rencontrer pour en discuter. Nan.

Trop tard. Il remonte en voiture et franchit le point de non-retour, se retrouve au motel Tropicana, à L.A., d'où il téléphone à l'autre femme, celle qu'il est parti rejoindre sans la prévenir, après avoir brûlé ses vaisseaux. Vachement romantique, mais bon. Légère surprise au bout du fil. « *J'ai besoin*

de te revoir », dit l'homme. « *Euh. Tout de suite, je ne peux pas. Il y a... C'est impossible.* »

Il s'avère qu'elle s'en va à Indianapolis retrouver un certain David, qui vient de décrocher un contrat par là-bas. Dans le silence qui suit, on entend un type sauter dans la piscine du motel. « *Puis une sirène, très loin.* »

Les deux sphères du désir

Ce que veulent les hommes, ce que veulent les femmes. Existe-t-il, ailleurs que dans l'éternité, un monde capable de faire coïncider ces deux sphères du désir? Pas dans la littérature. « *Elle veut savoir où je suis parti! C'est ça qui l'intéresse. Dans quel pays! Dans quel territoire de la pensée! Dans quelle région de la solitude!* », râle, plus loin, cet « homme de chevaux » qui, enfermé dans son bureau depuis une semaine, fume à la chaîne en étudiant des catalogues de pedigrees.

Tom McGuane, Carver et quelques autres mâles torturés de l'Ouest viendront forcément à l'esprit du lecteur de ces pages. Shepard excelle, entre autres, dans ce genre que les Américains appellent *short short*: la nouvelle brève au possible, fenêtre ouverte et aussitôt refermée qui permet tout juste d'esquisser l'ellipse d'une trajectoire. Il manie aussi les symboles avec une grâce de vieux routier et se révèle être un maître de la métonymie, cette figure dite « de déplacement » qui suppose une certaine agilité de la lecture rendant, par comparaison, la métaphore un rien cabotine. Deux superbes exemples sont offerts par cet homme qui plonge dans la piscine du Tropicana et cette sirène qu'on entend ensuite retentir au loin: deux bruits qui non seulement accompagnent la déconvenue du héros mais qui encore la désignent et y participent. Avouez que vous ne voudriez pas être à sa place.

À MI-CHEMIN

Sam Shepard  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Bernard Cohen  
Robert Lafont  
Paris, 2004, 180 pages

P O É S I E

## Gens du passage

THIERRY BISSONNETTE

Il y a quelques mois, les Éditions du Passage lançaient leur série de poésie avec trois plaquettes fort attrayantes. Spécialisée depuis 1999 dans un créneau relativement luxueux, cette maison explore ici une voie plus minimaliste et discrète, en concordance avec les écritures proposées.

Sans un mince billet cousu sur la couverture et nous indiquant l'auteur et le contenu, *La Manière noire* de Jean-Pierre Gaudreau se présenterait comme un simple carnet noir, dont les reflets métalliques introduisent implicitement les dessins de Denise Fernandez Grundman présents à l'intérieur. Ce motif de la couture est repris sur les deux autres plaquettes, si-

gnées Lili Côté et Louise Marois, où l'on retrouve un fil rouge semblable près de l'épave, sans utilité immédiate cette fois, alors que la reliure est laissée nue pour mieux faire voir sa propre couture. Ceux qui ont lu *Les Chants de Maldoror* se rappelleront une figure de style célèbre dans cette rencontre de trois poètes et d'une machine à coudre, même si les textes ont peu à voir avec l'imagination monstrueuse de Lautréamont. Il est plutôt question de fragilité ici, autant dans la matérialité des recueils que dans la parole des trois poètes.

Inspiré par les dessins torturés de Grundman, Jean-Pierre Gaudreau crayonne de courts lam-

beaux de prose, empruntant une identité féminine où se lisent les échos d'une tragédie assourdie:

Ces petits  
objets  
donnent  
à lire autant  
qu'à toucher

« *Prisonnier de ta force ravagée. Je te vois dans la déportation des rêves, flamme après la destruction. / Vieillard blanc à côté de moi. Ta douleur éclaire mon visage de jeune femme. Une douceur muette interdit nos regards.* » Quant à Louise Marois, ses poèmes en

prose affectionnent aussi la perception visuelle (cette « *peau des yeux* » tout en allant plus loin du côté du récit. Dans ce recueil comme dans celui de Lili Côté, on a collé des petites pochettes semi-opaques contenant une photographie ou un papier sablé, artefacts d'un personnage et de ce « *parfum du bois dur* »

qui peuplent ces livres. Témoignant d'une démarche éditoriale hors de l'ordinaire, ces petits objets donnent à lire autant qu'à toucher.

LA MANIÈRE NOIRE

Jean-Pierre Gaudreau  
Les Éditions du Passage  
Montréal, 2004, 64 pages

LE PARFUM DU BOIS DUR

Lili Côté  
Les Éditions du Passage  
Montréal, 2004, 94 pages

LA PEAU DES YEUX

Louise Marois  
Les Éditions du Passage  
Montréal, 2004, 48 pages

## Des propos étrangers

THIERRY BISSONNETTE

Avec toute la reconnaissance obtenue par son premier recueil, *Douze bêtes aux chemises de l'homme*, Tania Langlais avait sûrement avantage à bien mûrir son second. Quatre ans plus tard, *La clarté s'installe comme un chat* offre un autre éclairage sur l'écriture de la jeune poète, chez qui

l'intimité s'avère un matériau relativement complexe.

Derrière une aura romantique et une apparence parfois vaporeuse, ce recueil s'avère savamment construit, fuyant la linéarité pour adopter une logique plus proche de l'évocation. À partir du motif d'un enfant mort, de multiples perspectives se déploient, ce qui permet d'échapper au pathos tout en plongeant le lecteur dans un

réseau de signes qu'il peut s'approprier. L'événement tragique devient alors le prétexte d'une difficile construction de soi, le fils impossible représentant, entre autres, l'improbabilité du sens.

« *[V]oici comment les choses sont arrivées jusqu'ici: / partout autour une débâcle / je t'avais préparé dans ma tête / un petit bateau à voiles [...] la bibliothèque était un vaisseau fantôme / j'ai quitté les lieux.* » Dans ce tissu d'ellipses et ce léger chaos où tout débute, les références à l'eau et à la navigation se multiplient déjà, créant une subtile tension. « *[L]e pire c'est encore que n'importe où / j'entends des nageurs se noyer* », est-il dit un peu plus loin, les allusions s'accumulent pour suggérer un récit qu'elles brouillent pourtant d'un même souffle.

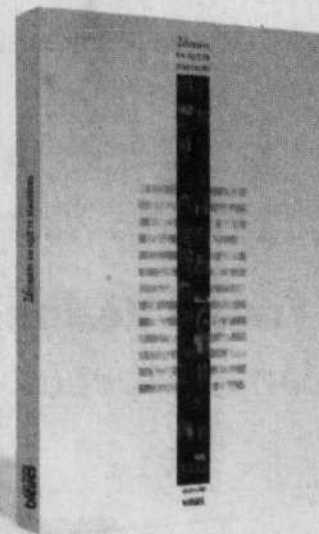
Sur des airs de défaite, c'est en fait la clarté qui se laisse entendre, capricieuse comme un chat. À une affirmation telle « *contre ta mort précise je suis à ma place / la lumière me dépasse / comme les passants seuls à attendre* » peut ainsi succéder l'aveu suivant: « *voyez si je suis venue / me faire prendre au jour [...] chemise blanche dans la lumière de mai* », alors que la thématique du textile — robes, chemises, manteaux, couvertures, chiffons — s'avère aussi présente que dans le précédent recueil de Langlais.

Si l'expression s'est encore épurée dans ce deuxième livre, quelques inversions syntaxiques produisent un effet étrange (« *d'inconsolable tu échappes* », « *octobre proprement s'est vidée*... » ), par contraste avec le naturel qui émane de tout le reste. Peut-être de tels bégaiements relèvent-ils de cette confiance fluctuante en la parole que démontre l'auteure, qui se fait tour à tour croyante et sceptique à l'égard des pouvoirs du verbe. Un des nœuds du recueil semble ainsi résider dans la précarité: « *on meurt dans le corridor où je suis / il pleut insupportablement / de petites voix très simples / ça fait longtemps que j'existe / comme le début de quelque chose* ».

À la hauteur de son prédécesseur, *La clarté s'installe comme un chat* ne s'en tient pas à une recette et nous emmène ailleurs, sans grandiloquence ni sensiblerie malgré le terrain profondément émotif qu'il explore. Davantage que des états d'âme, c'est une authentique aventure de langage qui nous est offerte.

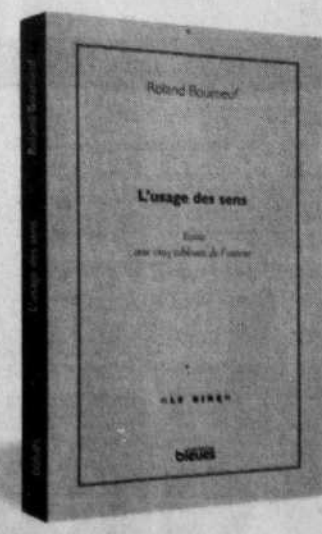
LA CLARTÉ S'INSTALLE COMME UN CHAT

Tania Langlais  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2004, 74 pages

Pour des heures  
S'enchantement...26 objets en  
quête d'auteurs

Un complément indispensable à l'exposition actuellement en cours au Musée de la civilisation. Des textes signés par 26 auteurs dont Arlette Cousture, Sergio Kokis, Pierre Morency, Louise Portal, Michel Tremblay...

112 pages en quadrichromie • 19,95 \$



L'usage des sens

Roland Bourneuf

Une prose remarquable accompagnée de cinq tableaux en quadrichromie de l'auteur.

Coll. « Le dire » • 104 pages • 19,95 \$

EXPLORER  
LA MÉMOIRE  
ET L'HISTOIRELes cahiers des dix  
Fondés en 1936

Numéro 58 • 2004



372 pages • 35 \$

Egalement disponible  
en librairie

SOMMAIRE • POUR UNE HISTOIRE DU SUJET QUÉBÉCOIS — La confiance en soi du pauvre: pour une histoire du sujet québécois, Yvan Lamonde — Qu'a-t-il manqué à Guillaume Couture? Portrait d'un personnage controversé dans le milieu musical montréalais de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Marie-Thérèse Lefebvre — Ni francophile, ni gallophobe. Lionel Groulx, voyageur, Pierre Trépanier — Roger Le Moine dans notre mémoire, Bernard André — André Vachon (1933-2003), Pierre Trépanier • ZONE LIBRE — Sociabilité et associations volontaires à Québec, 1770-1859, Claude Galarneau — La presse périodique à Québec de 1764 à 1940. Vue d'ensemble d'un processus culturel, Fernand Harvey — Un magasin à rayons au service d'une population régionale, J. Ovide Sinclair à Amqui, Jocelyne Mathieu — Le parlement • rapaillé • la méthodologie de la reconstruction des débats, Gilles Gallichan — Qu'en est-il de la légende de l'Homme au masque de fer de la Petite Île aux Oies? Marcel Moussette — La Nouvelle-France de Jacques-Auguste de Thou, Roger Le Moine

Abonnement annuel 35 \$ (un numéro par année)  
(anciens numéros également disponibles)

Les Éditions La Liberté

2360, chemin Sainte-Foy  
Sainte-Foy (Québec) G1V 4H2  
Téléphone: (418) 658-3640 • Télécopieur: (418) 658-0847  
Courriel: laliberte@qc.aira.com

Pour les sommaires des volumes 1 (1936) à 58 (2004), consulter le site internet de la Société des Dix: www.unites.uqam.ca/Dix

LITTÉRATURE JEUNESSE

Du froid  
dans le dos des ados

CAROLE TREMBLAY

Le temps se réchauffe? Qu'à cela ne tienne, les ados, particulièrement choyés par les éditeurs cette année, peuvent s'offrir différentes lectures pour se donner froid dans le dos.

D'abord, dans un registre réalistico-paranoïaque, on trouve *Après*, de l'Américaine Francine Prose. À la suite d'une tuerie comme celle de Colombine, un collègue voisin décide d'embaucher un spécialiste des situations de crise. Le docteur Willner, so-disant venu pour gérer le choc et prévenir la répétition d'un événement aussi dramatique, instaure, jour après jour, des règles de sécurité plus contraignantes. D'abord un détecteur de métal, des fouilles, des contrôles antidrogue, puis un code vestimentaire pointu, comprenant même des couleurs à proscrire. Les portables sont prohibés, certaines lectures aussi, et on invite les étudiants à dénoncer tous les comportements déviants de leurs camarades. Quand les fautifs commencent à disparaître, l'angoisse monte d'un cran au collège. Bientôt, l'horreur que le docteur Willner était venu prévenir n'est rien en comparaison de l'effrayant nettoyage qu'il est en train d'effectuer au nom de la sécurité. Ceux qui se méfient déjà de nos voisins du Sud ne trouveront rien ici pour se rassurer.

Sur un mode plus futuriste, les ados pourront lire *Interface*, de M. T. Anderson. L'auteur y imagine un monde où les humains n'ont plus besoin d'appareil pour capter Internet et la télévision. Par une interface implantée directement dans le cerveau, chaque individu peut suivre ses émissions favorites, avoir un accès instantané à des milliers de pages de données, « chater » sans

avoir à utiliser de clavier et même recevoir de la publicité personnalisée qui s'accorde parfaitement à son profil de consommateur. Vous émettez le souhait de vous acheter de nouveaux skis? Vous êtes aussitôt bombardé d'informations sur leurs soldes et leurs nouveaux modèles. Monde de rêve ou de cauchemar? Cet inquiétant roman d'anticipation pose la question avec intelligence et vous laisse avec un léger malaise à l'idée que le processus est malheureusement déjà bien enclenché.

Finalement, *Ados, comment on vous manipule* est un essai destiné aux jeunes qui explique qu'en matière de consommation, ils ne sont pas aussi libres de leurs choix qu'ils veulent bien le croire. À l'instar de leurs parents, ils sont victimes des habiles stratégies de marketing des compagnies de tabac, de produits de beauté ou d'alimentation. Dans ce livre amusant et bien documenté, l'auteur s'amuse à démonter les ficelles utilisées par la publicité, les sectes et les médias pour ferrer le poisson que les ados représentent pour eux. Une truite avertie en vaut deux.

APRÈS

Francine Prose  
Le Seuil/Métaillé  
Paris, 2005, 235 pages

INTERFACE

M. T. Anderson  
Gallimard jeunesse,  
coll. «Scripto»  
Paris, 2005, 278 pages

ADOS, COMMENT ON  
VOUS MANIPULE

Viviane Mahler  
Albin Michel  
Paris, 2005, 206 pages

## LITTÉRATURE

L E T T R E S F R A N C O P H O N E S

## Chamoiseau du côté des petites filles

LISE GAUVIN

Après *Antan d'enfance* et *Chemin d'école*, voici un nouveau récit autobiographique de Patrick Chamoiseau, centré cette fois sur la découverte de l'existence des petites filles, ces êtres créés pour bouleverser l'existence des garçons. Mais avant d'accéder à ce monde plein de mystères et de promesses, il a fallu, pour le négrillon, franchir un certain nombre d'obstacles et s'affirmer devant les interdits familiaux. Ainsi les «non» ont-ils la propriété de lui échauffer l'imagination et l'enfant rêve d'une vie où il n'y aurait plus que «les dimanches de sortie à la mer, la fête de Pâques au bord de la rivière, les jours chocolat-pain-au-beurre quand on a communié, les soirées de froidure et qui ouvrent aux préventions du punch-au-lait...»

L'utopiste ne manque pas d'assortir ses propos de quelques joyeuses suppressions, comme celle de la «langue française qui devient patate chaude dans la bouche des êtres humains». Pourtant, c'est aussi grâce à cette langue que l'enfant découvre les livres dont les images lui parlent

avant même qu'il apprenne à lire. Ces livres sont pour lui rien de moins que «des compagnons de survie». Il en sera à jamais dépendant: «Je parle d'une addiction, confie-t-il. Celle qu'on attrape par l'ivresse d'un vocabulaire qui devient une étoile, ou par la houle d'un texte soudain plus vaste qu'un océan... Les livres étaient vivants...»

Le récit est construit sous forme de dialogue entre l'homme mûr et l'enfant qu'il a été, mettant en présence un double «je», celui qui plonge dans les souvenirs et celui qui, au présent, prend ses distances avec le passé et n'hésite pas à commenter le trajet accompli: «C'est sans doute ce que l'on perd d'abord: la légèreté... Ce n'est ni l'insouciance, ni l'euphorie, ni une absence de gravité, mais l'ample proximité de son être avec l'appétit d'une petite flamme et l'emprise non possessive du vent...» Et encore: «J'essaie, négrillon, de t'inscrire dans cette continuité... que de mensonges dans ces fragments de souvenirs, ce clignotement de la mémoire [...]. La cordelette est fautive, mais le collier est juste.» Ce narrateur dédoublé renvoie aux stratégies déjà

utilisées par Chamoiseau dans ses romans, stratégies qui consistent à associer le lecteur à l'élaboration du récit en brisant constamment la linéarité de l'histoire racontée.

## Série de portraits

On retient de cet ouvrage une série de portraits. À côté de Man Ninotte, déjà fort présente dans les récits précédents, se trouve la figure du père, employé des postes qui refusa un jour une promotion pour ne pas quitter la Martinique, un homme discret lecteur des fables de LaFontaine et parlant un «français de messe». Portrait encore de la grande sœur, surnommée la Baronne, dont l'autorité est inattaquable. Portrait enfin de cette jeunesse turbulente qui passe de la guerre des cerfs-volants — l'équivalent de notre guerre des tuques — à des jeux moins innocents et à la révélation de l'existence de l'autre partie de l'humanité. Ce qui entraîne comme conséquence que «soudain les priorités du monde avaient changé». Et l'autobiographe de retracer, avec une délicatesse mâtinée d'humour, les émois du négrillon, ses timidités

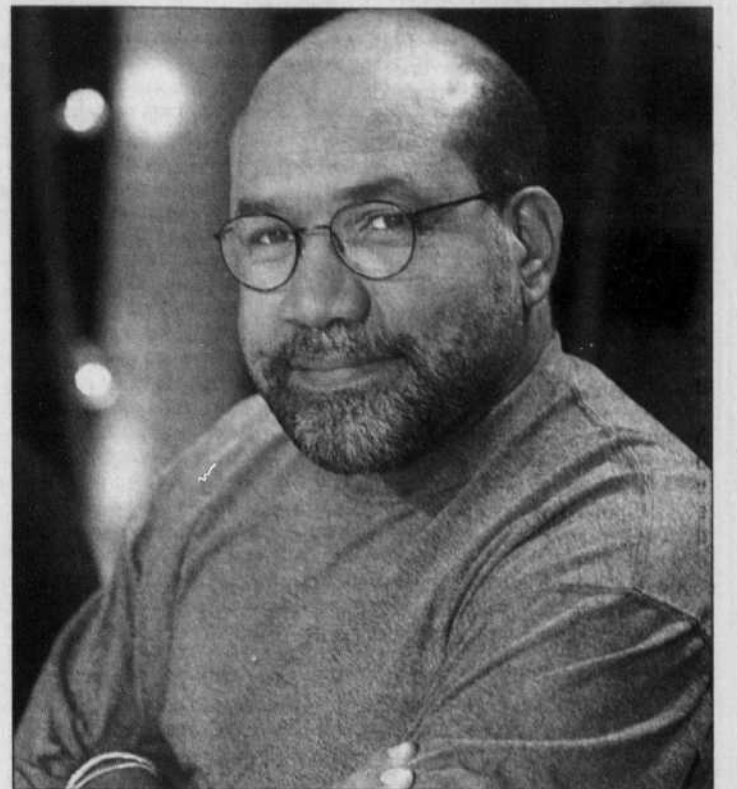
et ses succès devant celle qu'il désigne sous le nom de l'Irréelle, une gamine dont il souhaite et craint à la fois les faveurs. Il s'agit de rien de moins pour lui que d'une «suspension de son être». Dans ces préludes amoureux, quelques regards suffisent à créer l'envoûtement:

«Or les petites-filles ne protégeaient pas leurs yeux. Elles regardaient. Elles se regardaient. Et pire elles vous regardaient. Et en vous regardant, elles vous voyaient tellement que vous ne voyiez plus...»

Écrire l'enfance, c'est tenter de retrouver ces moments de grâce au cours desquels «l'architecture du monde se défaisait d'absolu en absolu», un absolu chassant l'autre dans une tension sans cesse renouvelée. C'est aussi constater, comme le fait Chamoiseau en fin de parcours, que l'enfant est là, «intact peut-être, attentif toujours», dans les rêves de l'adulte.

## À BOUT D'ENFANCE

Patrick Chamoiseau  
Gallimard, «Haute enfance»  
Paris, 2005, 284 pages



Patrick Chamoiseau

SOURCE AFP

## L'empire des mots de Pascal Quignard

GUYLAINE MASSOUTRE

Ce n'est pas sans curiosité ni joie anticipée qu'un amateur de Quignard saisira les deux nouveaux volumes, *Les Paradisiaques* et *Sordidissimes*, d'une série intitulée *Dernier royaume*, qui en comptait déjà trois: *Les Ombres errantes*, *Sur le jadis* et *Abîmes*. Le premier volume lui a valu en 2002 un étonnant prix Goncourt.

Qui n'est pas familier de Quignard devrait savoir ceci: qu'il a promis une série de volumes du même souffle. Que, féru d'histoire et de littérature classiques, il s'est lancé dans une relecture des Anciens et des Modernes, tout seul; qu'il y relit les Latins surtout, mais aussi les Japonais, Hébreux, Grecs, Persans et Hindous, les amateurs de contes et de mythes, tout comme les mémorialistes et les chroniqueurs de tous âges, tous styles et tous horizons.

Quignard fait fi des mondantés parisiennes. S'il aime sa campagne comme Paris, c'est qu'il y jouit d'une méditation où il repasse songes et voyages sans déloger d'une vaste bibliothèque. Il peut enfin consacrer son temps à l'essentiel. Écrire sur le temps. Remonter le temps. Puis voir le flux de cette source. Et sentir le présent lui appartenir.

Depuis longtemps, il le savait: l'écriture le mènerait à des espaces neufs, «le Jadis». Elle l'a conduit à livrer, par bribes et par fragments, une identité dont il situe les racines dans une mémoire antérieure à sa naissance. Là d'où le regard se charge d'une irréalité, propre aux errants comme aux chamanes. Tout y est vu à travers le voile d'une sphère privée. En miroir. Reflets sur un tain d'argent.

## L'étreinte du langage

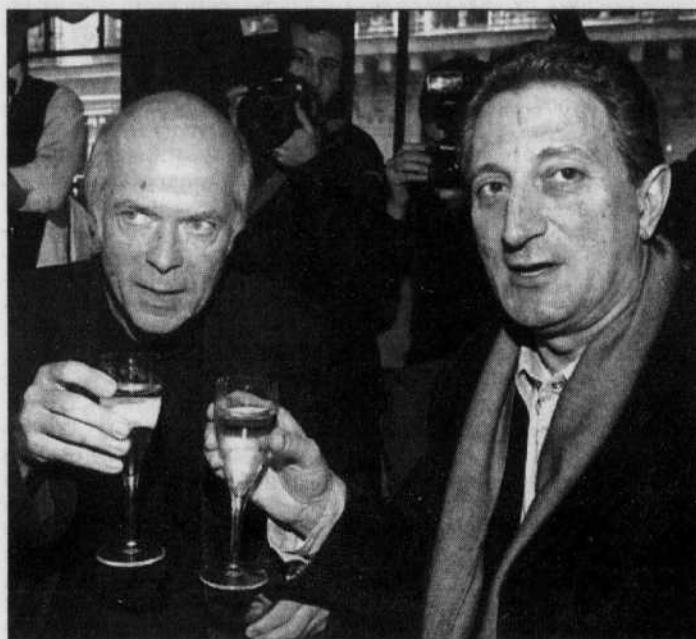
Qu'on se souvienne, pour avoir lu Quignard, qu'il a été «un peu autiste», selon ses termes, et plusieurs fois dépressif. Cela affleure en brèves confidences, car il n'en repousse pas le souvenir. Même si sa vie a changé, pourtant... «Je m'adonne au trouble de la narration», disait-il en 2002, dans un «ensauvagement qui me rend grave et joyeux».

Le plus admirable est là, dans l'émerveillement à relire, à rapprocher l'ici et l'ailleurs, «les pays d'autrefois» et l'«amont à la vérité», «vague souvenir impalpable [...] d'un royaume perdu». Ce moment béni, il le nomme «la reconnaissance», et en même temps la dissemblance, vu le grand écart. Que de bonheurs! N'est-ce pas le paradis?

Dès qu'il accède à une certitude, il la fait passer à l'épreuve comparative des grands textes. Il glane alors des historiettes, en attente de sang neuf. Les cultures reléguées dans l'oubli sortent ainsi grandes de leur métamorphose. «Penser autrement c'est vivre toute l'expérience autrement.» Malin qui la glose.

Liberté, donc, tel est le maître mot. L'écrivain en use et en abuse, proposant des contes, allégories subtiles, étymologies délicieuses, rapprochements métonymiques propres à réconcilier le surréaliste et le savant. Sa pensée est à la philosophie ce que le mot-valise est au linguiste: une évidence bizarre, un croc-en-jambe à la logique, et néanmoins une boucle sage.

La belle affaire, être lettré!



Pascal Quignard (à gauche), Prix Goncourt 2002, en compagnie de Gérard de Cortanze, qui avait remporté le Renaudot la même année.

semblent dire les 82 chapitres des *Paradisiaques*. Que le savoir soit une mine d'or, une semence qui pousse, un coup de pouce fait coup de foudre! Se taire, sinon écrire, comme le tonnerre, la pétrification de Gorgone.

## L'enfant créateur

Quignard fait la chasse aux images qui saisissent d'effroi; aux propositions qui stupéfient; aux paradoxes qui fascinent; et surtout aux pages qui font lire. Certaines pages éblouissantes sont consacrées au regret de ne pas percevoir

d'avantage les secrets du langage. Cette frustration laisse place à un bel imaginaire, à une poésie des rêveries du repos, comme Bachelard les nommait, alors sensible aux images de la terre.

Quignard s'abandonne à son territoire. Il façonne un matériau inépuisable, unique, polarisé par le désir, les songes du repli, du lové, du matriciel. Chaque phrase close, voluptueuse dans le berceau qui la balance, redit l'avènement tardif du fruit mûre, qui refuse de se détacher. Cette résistance souple est la ré-

miniscence d'un état de plénitude intime, qui se dit «dedans pur». Là où le sexuel habite, la rêverie de l'origine donne une quantité d'aperçus étonnants sur notre monde, trop connu, trop vieux de nous-mêmes.

Du porte-plume de Quignard s'écoule une source de Jouvence. S'y tremper rajeunit. «L'antiquement familial, le paradis perdu, l'île merveilleuse, le jardin édenique ne se mesurent ni en kilomètres ni en siècles — ni en voyage ni en souvenirs — mais en profondeur interne et en intensité fulgurante.» Ici, une énigme; là, une toute petite explication délicieuse: «Le jadis a toujours un air égaré — comme l'inconscient.» La magie vient des coq-à-l'âne, des apologies réveillés. Ils vont cahin-caha, trouvailles, objets rares et séduisants.

On ne s'attend pas à la théâtralité dans l'essai, ni au drame dans l'érudition. Lire Quignard, c'est ne plus isoler pensée et roman. Son archéologie a ceci de fascinant qu'elle prend littéralement fait et cause pour ce qu'elle interroge en même temps: le langage. À penser par énigme, elle expose le livre en oracles de pythie. On comprendra que le romancier de *Terrasse à Rome* se sente délivré de l'obligation de faire revivre le passé en passant par la fiction.

## LES PARADISIAQUES

ET SORDIDISSIMES

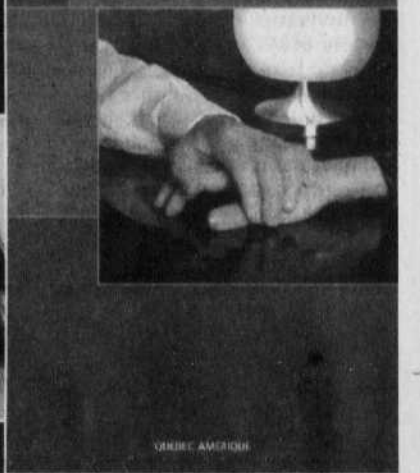
Pascal Quignard  
Grasset  
Paris, 2005, respectivement  
293 pages et 267 pages

## Vania Jimenez

Vania Jimenez  
Le Silence de Mozart



Photo: Bruno Desjardins



Ce roman se veut surtout une histoire de pères et de fils, une histoire d'hommes et de tous leurs silences qu'heureusement transcendent la musique, toutes les musiques: aussi bien les refrains de *La Bonne Chanson* que le très sophistiqué Opus 106 de Beethoven.

## François Désalliers

François Désalliers  
L'Homme-café

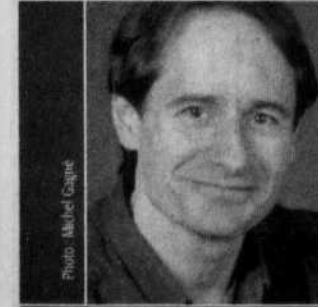
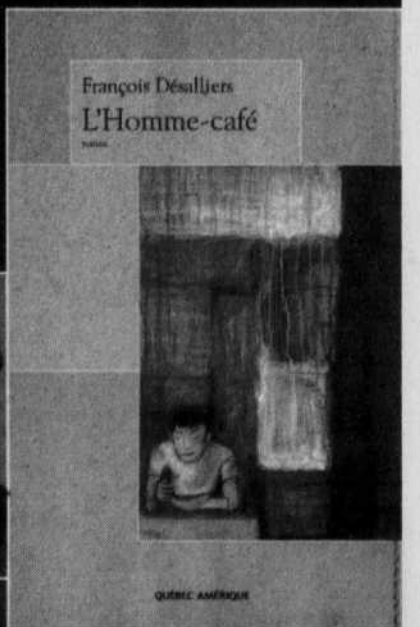


Photo: Michel Gagné



Jean-Marie Lalonde pouvait-il seulement se douter que le premier *espresso* de sa vie allait à ce point bouleverser son existence et ébranler l'univers de tous les siens?

« (...) François Désalliers offre avec *L'Homme-café* un troisième roman délicieux, liant et si bien dosé qu'il est quasiment impossible d'en interrompre la lecture avant de l'avoir terminé. »

Alice Finaz, *Voir*

QUÉBEC AMÉRIQUE  
www.quebec-amerique.com



## Prix Interallié 2005

Florian Zeller  
La Fascination  
du pire

FLORIAN  
ZELLER

Flammarion

« Florian Zeller place son écriture à l'enseigne de la liberté de penser et de critiquer. *La Fascination du pire* [...] s'avère ainsi un véritable contrepoint au discours français [...]. »

Valérie Lessard

*Le Deuil*

« Voici un jeune écrivain qui, dans la foulée de son mentor Milan Kundera, cultive l'ambiguïté, la revendique, même. Et place l'art du roman au-dessus de tout. »

Danielle Laurin

*Le Soleil*

« Un roman très troublant [...], indéniablement fascinant. »

Sonia Sarfati

*La Presse*

# ESSAIS

## L'enfance d'un peuple

Ceux qui aiment notre passé — non pas notre histoire au sens officiel, mais bel et bien ce passé de nos ancêtres, c'est-à-dire leur milieu de vie et leurs petites histoires — devraient s'empresser de lire, si ce n'est déjà fait, ces *Mémoires intimes* de Louis Fréchette, barde national du Canada français. D'abord publié en feuilleton dans *Le Monde illustré* en 1900 et réédité en 1961, ce récit d'enfance est un véritable régal.



Louis Fréchette

renversé! Papineau parler en anglais me semblait une anomalie telle que je ne pouvais en revenir.»

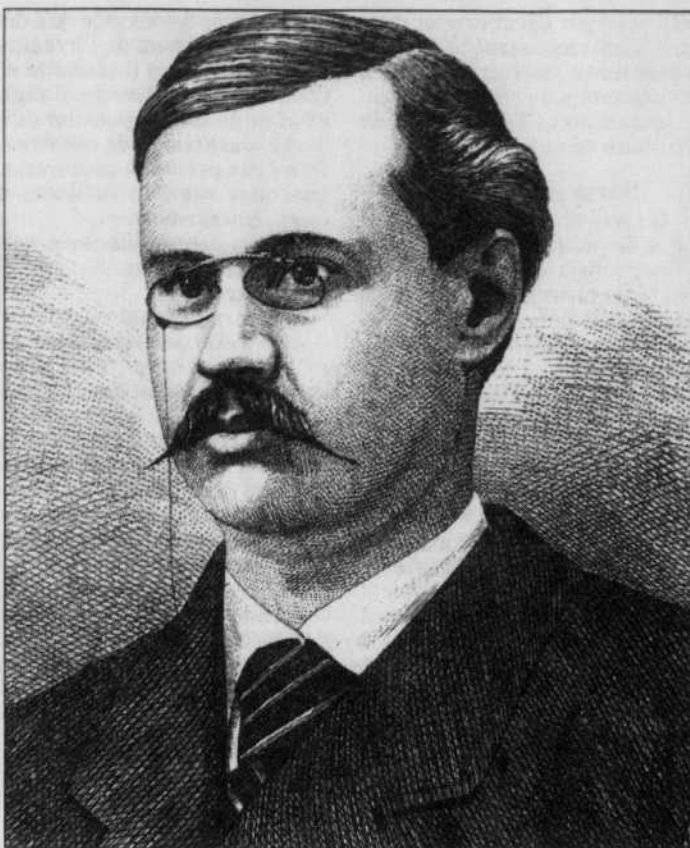
Le Canada français du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle était, nous rappelle Louis Fréchette, un désert d'instruction, «car être instruit, dans ce temps-là, c'était être en état, suivant l'expression courante, de porter un livre à l'église». Et pour tenter de relever ce niveau d'instruction, les maîtres d'école y allaient de la seule pédagogie qu'ils maîtrisaient vraiment, celle du martinet. «Élever un enfant, écrit Fréchette, c'était le rosser à outrance; le corriger, c'était lui rompre les os.» D'un bon maître, on disait qu'il était strict. «Dans le langage de l'époque, le mot strict signifiait un peu moins que tortionnaire, mais pas beaucoup.» Cette méthode, ajoute le mémorialiste narquois, s'inspirait de l'efficacité des ancêtres: «Au moyen âge, on avait imaginé un excellent truc pour enseigner aux enfants l'histoire contemporaine. Quand il se passait quelque événement remarquable, on les fouettait suivant la gravité du cas, en leur disant: — Vous vous en souviendrez, n'est-ce pas? Et jamais cela ne s'oubliait.» Fréchette, par exemple, n'a plus jamais écrit «apercevoir» avec deux p après avoir eu droit au martinet pour cette faute.

Dans ses *Lettres à l'abbé Baillargé* publiées quelques années auparavant, il dénonçait déjà cette incompréhension scolaire érigée en rigueur. Esprit libéral et progressiste, Louis Fréchette, le prosateur, écrivait déjà, il y a plus de cent ans, et contrairement à la plupart de ses contemporains, dans un style moderne qui n'a presque pas pris une ride. C'était, aurait-on dit à l'époque, une sorte de Papineau, capable à la fois de chanter la légende de son peuple et d'en raconter l'enfance.

### Louis Hébert

Personnage simple, sans ornement inutile, Louis Hébert est une des plus belles figures de notre histoire. Francine Legaré, dans *Louis Hébert - Premier colon en Nouvelle-France*, a choisi de lui laisser la parole afin de raconter de l'intérieur les péripéties de notre épopée collective. Ce choix narratif délicat — le danger existe toujours que l'émotion y prenne le pas sur la trame historique — donne ici de fort beaux résultats.

On suit donc, dans ces pages qui



SOURCE BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC

Esprit libéral et progressiste, Louis Fréchette, le prosateur, écrivait déjà, il y a plus de cent ans, dans un style moderne qui n'a presque pas pris une ride.

savent rester sobres malgré la grandeur de ce qu'elle raconte, cet apothicaire dans ses deux premières expériences acadiennes, en 1606 et en 1611, et, surtout, dans son aventure québécoise amorcée en 1617, en compagnie de sa femme, Marie Rollet, et de ses enfants. En un peu plus d'une centaine de pages à peine, Francine Legaré, à qui on doit un *Champlain* dans la même collection, parvient à évoquer l'essentiel de cette odyssée pleine de la ténacité des humbles. Elle nous fait revivre, par la voix d'Hébert, ces inquiétantes traversées de l'Atlantique, ces premiers hivers meurtriers et ces combats contre une nature à la fois généreuse et hostile (ah, les mouches!) qui rechigne à tenir ses promesses. On y croise aussi des hommes de bien — le savoureux poète Marc Lescarbot, le nécessaire Champlain et quelques Mi'kmaq et Hurons amis — et des profiteurs — les cupidés marchands de fourrure et autres rois apathiques — qui ont aussi, à leur façon, marqué les débuts de la colonie.

Hébert, Jacques Lacoursière

souvent fait remarquer, a multiplié les premières. Premier vrai colon canadien, premier père à marier sa fille en ce pays, premier seigneur en Nouvelle-France, premier botaniste aussi, ajoute Legaré, il mérite certainement une des premières places dans notre mémoire. Refaire le choix du Québec, aujourd'hui encore, c'est marcher dans les pas de ce bel ancêtre qui s'était d'abord vu «tel un semeur face à l'immensité».

louiscornellier@parroinfo.net

### MÉMOIRES INTIMES

Louis Fréchette  
Présentation  
de Marie-Andrée Beaudet  
Bibliothèque québécoise  
Montréal, 2004, 184 pages

### LOUIS HÉBERT

PREMIER COLON  
EN NOUVELLE-FRANCE  
Francine Legaré  
XYZ  
Montréal, 2004, 160 pages

## Les Patriotes libérés du folklore

MICHEL LAPIERRE

Oubliez un peu les pipes de plâtre, les ceintures fléchées, les fourches dressées et les régions rurales en émoi! Le centre nerveux de notre mouvement révolutionnaire de 1837 se trouvait au cœur de Montréal, dans une brasserie branchée et une librairie d'avant-garde. Il se prolongeait au sud-est entre une distillerie à Saint-Denis et un collège à Saint-Hyacinthe.

La bière, l'eau-de-vie, la lecture à haute voix devant un grand nombre d'analphabètes, les discussions interminables, les idées vivantes et nouvelles ont compté encore plus que les batailles. On en arrive à cette conclusion originale après avoir lu un ouvrage exemplaire: *Patriotes et Loyaux*, de Gilles Laporte.

Comme l'explique cet historien, le centre «idéologique et organisationnel du mouvement patriote» se trouve, dès 1834, à Montréal, autour de Papineau, plus précisément à l'hôtel Nelson, débit de boissons et lieu de réunion, et à la librairie du progressiste Edouard-Raymond Fabre. Il s'étire au sud-est vers la maison de l'intellectuel Amury Girod à Varennes, la distillerie de Wolfred Nelson à Saint-Denis, l'atelier du journal *L'Écho du pays* à Saint-Charles et le bouillonnant petit séminaire de Saint-Hyacinthe.

On ne saurait trop féliciter Laporte d'avoir souligné ce qui est à Montréal et dans l'axe Montréal-Saint-Hyacinthe que les Patriotes ont élaboré leur «discours libéral et démocratique». Mais d'où vient l'impression selon laquelle le mouvement patriote est essentiellement rural, étranger à Montréal et même à la modernité? Elle vient sans doute de l'influence diffuse du nationalisme ecclésiastique durant tant de décennies. Pas encore l'influence de Lionel Groulx? Vous brûlez.

En 1936, à la veille du centenaire du soulèvement de 1837, Groulx récupère avec prudence certaines revendications des Patriotes. Mais en s'en prenant aux «dubies sur la démocratie, la souveraineté du peuple», il déprécie la modernité du mouvement. Trop traditionaliste pour voir dans les Patriotes des citoyens à la conscience politique éveillée qui combattaient pour une liberté définie, il les considère, dès 1926, comme de «pauvres paysans aveuglés» qui luttaient pour un idéal imprécis. Bref, la jacquerie au lieu de la révolution, le folklore au lieu des Lumières.

Laporte, quant à lui, s'éloigne du folklore. Il insiste sur le contexte politique et idéologique du soulèvement de 1837 qui était, en réalité, une résistance à une répression préventive. C'est le pouvoir colonial qui, le premier, avait employé la force. Les Britanniques voulaient étouffer un courant d'idées qui leur rappelait les pensées révolution-

naires américaines et françaises. De simples mécontents qui n'auraient jamais entendu parler des idées républicaines de démocratie et de liberté leur auraient fait beaucoup moins peur.

### Esprit émancipateur

La nature coloniale et la bipolarité culturelle du conflit supposent l'adhésion des Patriotes à un esprit émancipateur, aussi rudimentaire soit-il. Laporte nous le montre en examinant les comtés du Bas-Canada un à un. En général, tout est clair. Pas d'Anglais, pas de Patriotes, pas de conflit. Beaucoup d'Anglais, beaucoup de Patriotes, beaucoup de rivalité. «Dans l'ensemble, seuls 48 leaders patriotes sur 310, soit 15,5 %, note aussi Laporte, ne sont pas Canadiens français.»

Et qui sont les Loyaux, ces ennemis déclarés des Patriotes? Laporte insiste sur le caractère conservateur et mercantile de cette ligue très majoritairement anglo-saxonne qu'il distingue si bien des bureaucrates de l'administration coloniale. Alors que les bureaucrates défendaient le statu quo, les Loyaux allaient jusqu'à souhaiter l'annexion du Bas-Canada au Haut-Canada. Cette position extrémiste annonçait l'Union des deux Canadas. Elle confirmait la nature coloniale du conflit qui opposait les Patriotes non seulement aux Britanniques les plus chauvins mais à la Grande-Bretagne elle-même.

S'opposer à la plus grande puissance impériale de l'époque, c'était beaucoup demander à des gens privés d'écoles qui fussent vraiment leurs. Que les Patriotes, éloignés des grands centres intellectuels de l'Occident, aient pu assimiler l'essentiel de la pensée libérale et démocratique, cela tient du prodige.

Dans le tome I d'*Insurrection*, livre fascinant, les érudits Georges Aubin et Nicole Martin-Verenka ont recueilli pour la première fois 292 déclarations faites par les Patriotes arrêtés au cours de la résistance de 1837-38. Malgré les dissimulations dictées par la crainte, des expressions émouvantes reflètent à travers ces textes la modernité ingénue de la conscience populaire. On «s'engage pour la Liberté». Le «Sang Spirituel», et non biologique, de la nation permet même aux Patriotes de se déclarer solidaires des ouvriers londoniens et, le temps d'une gorgée de bière, de faire de l'hôtel Nelson le centre du monde.

### PATRIOTES ET LOYAUX

Gilles Laporte  
Septentrion  
Québec, 2004, 416 pages

### INSURRECTION

TOME I  
Georges Aubin  
et Nicole Martin-Verenka  
Lux  
Montréal, 2004, 328 pages

## Un aristocrate sur la Côte-Nord

LOUIS CORNELLIER

Celui-là, je l'avoue bien humblement, je n'en avais jamais entendu parler. Aristocrate belge débarqué sur la Côte-Nord en 1897 à la suite du décès de sa fiancée, Johan Beetz a pourtant marqué favorablement l'histoire de cette région, qui s'en souvient encore puisque, en 1965, Piashti Baie devenait Baie-Johan-Beetz. C'est son surprenant parcours que raconte agréablement Sylviane Soulaïne dans *Johan Beetz - Le petit grand Européen*.

Chasseur, savant, ornithologue et peintre naturaliste de talent, Beetz adoptera la Côte-Nord, mariera une fille du pays et se fera homme d'affaires afin d'offrir aux trappeurs du Nord une solution de rechange à la cupidité des marchands de la Compagnie de la baie d'Hudson. Il se lancera, aussi, dans l'élevage du renard argenté, une entreprise audacieuse qui exigeait des compétences peu fréquentes à l'époque. Ces concitoyens, explique Soulaïne, bénéficieront grandement de ses largesses, mâtinées, quoi qu'en dise

la biographe, du paternalisme propre à l'aristocratie. Sa femme, qui a dû apprendre à bien «perler» et à s'habiller chic pour un souper de semaine, aurait pu nous raconter un bout à cet égard.

Installés à Saint-Laurent en 1922, Beetz et sa famille subiront les contrecoups de la crise de 1929, qui les ruinera presque. Ils déménageront à Québec en 1930, où Beetz travaillera pour le gouvernement provincial. La mort prématurée de deux de ses fils dans les années suivantes l'affectera profondément. En 1949, «le petit grand Européen» — il mesurait cinq pieds trois pouces, mais était incroyablement et charismatique — décédait dans sa maison de la rue Laurier, à Québec. Sylviane Soulaïne, en lui rendant hommage, nous instruit du même souffle sur l'histoire de la Côte-Nord du début du XX<sup>e</sup> siècle.

### JOHAN BEETZ

LE PETIT GRAND EUROPÉEN  
Sylviane Soulaïne  
XYZ  
Montréal, 2004, 168 pages

### ÉCHOS

## À la recherche d'Eva Circé-Côté

Presque rien n'a été écrit à ce jour sur la bouillante journaliste et poète Eva Circé-Côté (1871-1949). L'historienne Andrée Lévesque, de l'université McGill, est à la recherche de toute correspondance ou tout écrit personnel de l'écrivaine. Sous le nom de Julien Saint-Michel, Eva

Circé-Côté a écrit dans le journal syndical *Le Monde ouvrier* de 1916 à 1942. Andrée Lévesque est particulièrement à la recherche de documents des années 1921 à 1925, qui manquent dans toutes les bibliothèques. Vous pouvez entrer directement en contact avec l'auteure au (514) 277-1297 ou par courriel à l'adresse suivante: «andree.levesque@mcgill.ca». — *Le Devoir*

### DANSE

## La quête d'un art émancipé

FRÉDÉRIQUE DOYON

Comment préserver la spécificité d'un art qui s'est déraciné

géographiquement après l'avoir été en son sol même sous l'impulsion de la colonisation? Comment même le définir? C'est

à cet exercice fascinant que s'adonne, dans *Heya... Danse!*, Zab Maboungou, artiste franco-congolaise établie à Montréal depuis plus de 20 ans.

«Ni folklore, ni «expression primitive», [la danse de l'Afrique noire] est surtout redevable d'un ordre symbolique dont la force d'expression transcende les époques et les cultures [...], écrit-elle d'entrée de jeu, pour en finir avec la vision réductrice qu'on se fait parfois de cet art dans les sociétés dites modernes et en affirmer l'actualité.

### Intéressant panorama

Paru chez CIDIHCA, le petit ouvrage de 110 pages ne paye pas de mine mais offre un bref et intéressant panorama de la danse de l'Afrique. L'auteure plonge sa plume soignée et précise au cœur de l'histoire de cette danse pour ensuite en décrire les différentes expressions qui en ont dérivé: danse néo-africaine (danses afro-antillaises ou afro-brésiliennes), néo-traditionnelle et contemporaine. Elle évoque les rites et célébrations qui ponctuent la vie africaine et auxquels la danse est intimement liée, en prenant soin de nuancer ce qu'on entend par tradition, mot galvaudé s'il en est.

Le livre prend un tour plus didactique à la mi-parcours, comme son sous-titre l'indique («His-

torique, poétique et didactique de la danse africaine»). Si les descriptions des différentes techniques de l'art dansant africain alourdissent un peu le propos alors qu'il est destiné à des professionnels de cet art (comme l'auteure elle-même), d'autres définitions, comme celles des différentes natures du souffle, ouvrent tout un monde au lecteur, qui découvre alors la complexité d'un art aux ramifications multiples. Car les souffles, les rythmes, la vie et la danse sont indissociables. Le batteur et féticheur (guérisseur) ne travaillent-ils pas ensemble à la guérison du malade puisque celui-ci est considéré dans la totalité de son entité psychophysiologique?

Zab Maboungou dirige le Cercle d'expression artistique Nyata Nyata, compagnie de danse africaine contemporaine fondée à Montréal en 1986. Dans ses nombreuses pièces, elle cherche en quelque sorte à faire la démonstration tangible de ce qu'elle énonce dans son livre: par leur rapport à l'espace et au temps, danse et musique font jaillir des rythmes dont on ignore parfois même la possibilité.

### HEYA... DANSE!

Zab Maboungou  
Éditions CIDIHCA  
Montréal, 2005, 110 pages

### Exposition du 2 au 26 mars 2005

Vernissage le mercredi 2 mars, 5 à 8 h en présence de l'artiste

### CLAUDE VERMETTE

• Gestualité libre •  
Aquarelles depuis 1974

### GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770  
Horaire: mercredi 11h-17h30 jeudi et vendredi 11h-20h samedi 12h-17h

### VIOLAINE GAUDREAU

« Horizon intérieur »

### LOUISE ROBERT

« Œuvres récentes »

Exposition jusqu'au 5 mars 2005

### GALERIE SIMON BLAIS

4031 boulevard Saint-Laurent #111 (M. St. Laurent) Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 14h

POINTE-À-CALLIÈRE  
Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal  
350, place Royale  
Vieux-Montréal  
Tél.: (514) 872-9150  
www.pacmusée.qc.ca

20 ET 27 FÉVRIER À 13 H 30  
**LES SYMPHONIES PORTUGAISES**  
DE POINTE-À-CALLIÈRE  
UNE COMPOSITION DE JEAN DERMÉE  
Avec accordéon au musée et dans le vieux port de Montréal.

AUSSI, À NE PAS MANQUER À POINTE-À-CALLIÈRE  
La nouvelle exposition permanente  
*Les amours de Montréal - Au carrefour des cultures*  
L'exposition *Lumières sur le Vieux-Montréal*  
jusqu'au 24 avril 2005  
*La Nuit blanche à Pointe-à-Callière*  
le 26 février 2005  
Pour plus d'informations, consultez notre site Web  
www.pacmusée.qc.ca

LE DEVOIR

## DE VISU

## Les années soixante aseptisées

MICHEL HELLMAN

L'exposition *Les Années soixante au Canada*, présentée en ce moment au Musée des beaux-arts du Canada (MBAC) à Ottawa, aborde un aspect important de notre histoire récente, mais nous laisse hélas sur notre faim.

Sur papier, cet événement avait pourtant tout pour satisfaire. En voyant la quantité et la variété des artistes canadiens représentés — de Michael Snow à Claude Tousignant, en passant par Bill Vazan et les membres du groupe General Idea —, on pouvait s'attendre à un portrait riche d'une époque complexe, et tumultueuse. Nous assistons plutôt à un parcours dépourvu d'originalité, d'audace et d'imagination.

L'exposition commence pourtant bien. On est accueilli dès l'entrée par une installation surprenante de l'artiste Les Levine, adaptée spécialement pour l'occasion: un «environnement» composé de lumières colorées, d'enregistrements sonores, de projections visuelles et de parois synthétiques qui gonflent comme de grands poumons... On a l'impression que la scénographie de l'exposition suivra ce modèle «yé-yé» ludique et on est déçu par la présentation beaucoup plus conventionnelle du reste du parcours.

Il est vrai que les clichés associés aux années soixante sont parfois agaçants. Une présentation sobre et sans artifices peut être plus agréable car elle permet de contempler sans distractions les œuvres exposées. Mais on a tout de même l'impression qu'il manque quelque chose à l'exposition. On ne saisit pas assez l'enthousiasme, l'atmosphère stimulante, le climat de tension et de polémique caractéristiques de cette époque. Les années soixante ont été une décennie d'expérimentation. Prises en dehors de ce contexte, certaines œuvres plus marginales ont l'air mal à l'aise dans l'espace «institutionnalisé» du musée.

Le parcours, organisé de manière linéaire, s'étend du début des années soixante, avec le rejet du formalisme, aux années soixante-dix, avec les premières expériences de l'art conceptuel. Les œuvres sont rassemblées autour de thèmes parfois précis («Le retour de Dada», «Sensibilité pop»), parfois assez vagues («Traces de mémoires anciennes» ou «Perception, perception, perception»). Cette présentation invite à penser qu'il y avait une certaine cohérence dans les différentes pratiques artistiques du Canada de l'époque. Pourtant, il n'y avait aucun grand centre ou noyau artistique au pays. Les groupes et mouvements d'artistes étaient fragmentés, régionaux. On pense par exemple à l'ar-

tiste Greg Curnoe (bien représenté ici), qui défendait farouchement la position «périphérique» de sa ville de London. On pense aussi aux différences marquées entre artistes de la côte ouest, des Prairies et de Montréal. En ignorant ces distinctions importantes, l'exposition nous laisse avec la désagréable impression que l'art canadien de l'époque n'était qu'un reflet des grands courants américains.

**L'exposition nous laisse avec la désagréable impression que l'art canadien de l'époque n'était qu'un reflet des grands courants américains**

Pourtant, au Québec comme au Canada, cette période a été liée à une importante remise en question identitaire. Tandis que le Canada définissait les paramètres de sa politique multiculturelle et défendait son indépendance face à son statut d'ancienne colonie, le Québec, de plain-pied dans la Révolution tranquille, procédait à une redéfinition du «nous» collectif québécois. Le catalogue aborde assez bien la montée du nationalisme et du mouvement indépendantiste, mais l'exposition elle-même ne fait que survoler le sujet avec une toile de Serge Lesmoine de 1969 intitulée *Québec, prisonnier de la confédération*. La remise en question identitaire a joué un rôle essentiel dans les différentes pratiques artistiques canadienne et québécoise. Ce parcours ne fait que frôler la question, ce qui est bien dommage.

Soulignons finalement l'exposition présentée au Musée canadien de la photographie contemporaine (MCPC), qui porte également sur cette décennie et offre un complément intéressant à l'exposition du MBAC. À travers les œuvres de trente-huit photographes canadiens, ce parcours simple mais bien monté nous montre comment la photographie est passée d'un outil documentaire à une discipline artistique à part entière. En démarquant deux courants distincts: la photographie «comme forme d'expression personnelle» et la photographie comme outil «pour redéfinir la notion d'œuvre d'art», l'exposition montre de quelle manière les artistes se sont engagés dans un dialogue avec le médium et ont été les précurseurs des innovations et techniques que nous connaissons aujourd'hui.

#### LES ANNÉES SOIXANTE AU CANADA

Jusqu'au 24 avril  
Musée des beaux-arts du Canada  
380 promenade Sussex, Ottawa.

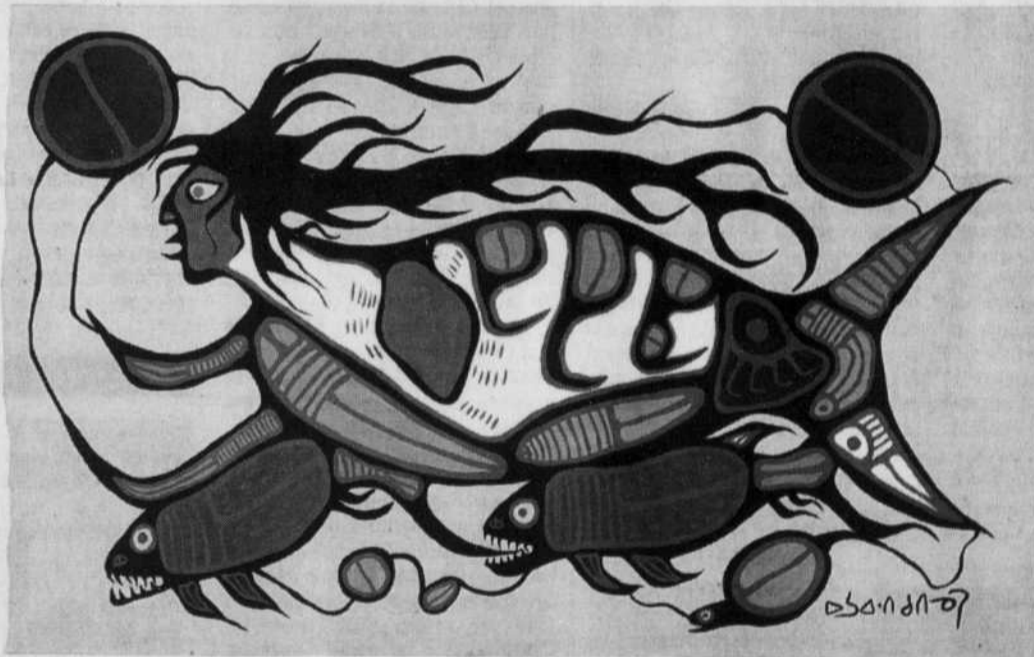
#### LES ANNÉES SOIXANTE. LA QUESTION DE LA PHOTOGRAPHIE

Jusqu'au 24 avril  
Musée canadien de la photographie contemporaine  
1, canal Rideau, Ottawa.



Usine, Pointe-Saint-Charles, Montréal, Québec 1969, de Pierre Gaudard.

© PIERRE GAUDARD



© NORVAL MORRISSEAU, COURTESY OF KINSMAN ROBINSON GALLERIES, TORONTO

Merman Ruler of Water 1969, de Norval Morrisseau (Copper Thunderbird).

#### Gérald BRAULT

Dessin, Dessin, Destin



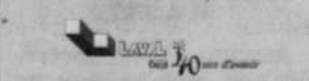
Soleil intérieur

Exposition rétrospective  
du 5 février au 10 avril

Commissaires:  
Madeleine Therrien et Huguette Brault  
**HEURES DE VISITE**  
Du mardi au dimanche : de 13 h à 17 h.  
Le vendredi : de 9 h à 12 h et de 13 h à 20 h.  
L'entrée est libre.

**RELÂCHE SCOLAIRE**  
Visite-atelier pour la famille  
Le samedi 26 février à 13 h 30.  
Achat de billets requis.  
**Visites commentées pour la famille**  
Le 26 février et  
du 28 février au 4 mars à 13 h 30.  
L'entrée est libre.

Salle  
**CLÉFÉD-PELLÉ**  
MAISON DES ARTS DE LAVAL  
1395, boulevard de la Concorde Ouest  
Renseignements : (450) 662-4440  
www.ville.laval.qc.ca

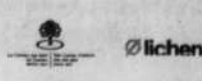


**WILLIAM KENTRIDGE**  
11 février au 24 avril 2005

L'exposition William Kentridge est organisée et mise en circulation par le Castello di Rivoli Museo d'Arte Contemporanea, Rivoli - Torino.



Musée d'art contemporain de Montréal  
185, rue Sainte-Catherine Ouest  
(514) 847-6226  
Métro Place-des-Arts



Les beaux détours

CIRCUITS CULTURELS

#### Le retour des oies blanches

9 avril : Baie-du-Febvre  
Prix spécial jusqu'au 1<sup>er</sup> mars

#### Les paysages de Jean-Paul Lemieux

16 avril : Québec  
Prix spécial jusqu'au 16 mars

#### 20 mars : Montréal

lancement de la saison  
été-automne 2005

#### 3 avril : Montréal

Emma Albani : conférence

www.lesbeauxdetours.com

(514) 352-3621



gesu CENTRE DE CREATIVITE

rétrospective des œuvres gravées de

**MARCEL LAPOINTE**

1966 - 2002

::23 février au 23 mars::

visites libres du mardi au samedi de 12h à 18h et dans l'église de 13h à 16h

1200, rue de Bleury  
(métro Place-des-Arts)  
www.gesu.net

## BLOC-NOTES

## Entre neige et mirages de Jean Paul Lemieux

Certains peintres nous font voir la vie à travers leurs yeux. Après avoir contemplé les portraits hallucinés de Van Gogh, on ne perçoit plus les visages humains de la même manière. Et comment croire que les cathédrales sont érigées de pierre lorsqu'on les a vues surgir, liquides, d'un tableau de Monet? Le public, d'abord bousculé par les nouvelles esthétiques, assimile avec retard le regard des artistes, puis les digère et les fait siens.

Jusqu'ici, avais-je vraiment aimé l'œuvre de Jean Paul Lemieux? A force de voir reproduits ad nauseam les mêmes tableaux de ce peintre, je croyais le connaître par cœur, jusqu'à la lassitude.

Pourtant, lorsqu'une silhouette avance au loin dans la neige sous la ligne courbe de l'horizon, je me surprends souvent à penser, presque malgré moi: «Tiens! Un tableau de Jean Paul Lemieux!» Et l'homme ou la femme solitaire devient modèle, égarant un peu sa vraie matière. Ce peintre m'avait transmis sa vision de notre paysage intérieur.

Le connaissais-je tant que ça, au fait, Jean Paul Lemieux? Si peu d'expositions lui sont consacrées. À Montréal, ça fait bien 25 ans qu'aucun grand musée ne lui a rendu hommage. Québec, son berceau, est moins oublieux, même si la dernière rétrospective majeure datait presque d'une dizaine d'années.

L'autre jour, du haut des fenêtres de l'ancienne prison des plaines d'Abraham annexée au Musée du Québec, je regardais les skieurs, mais aussi les passants transformés en tableaux vivants, tandis qu'à l'intérieur du musée, l'expo sur Jean Paul Lemieux me renvoyait au langage du peintre.

Il aurait eu 100 ans cette année. D'ou ce coup de chapeau du Musée du Québec, qui a accroché ses toiles sur les cimaises de deux pavillons, avec un



Odile Tremblay

parcours thématique: le temps, la nuit, la ville, la plaine et l'hiver. Cinq motifs ratissant large: plus de 50 tableaux et dessins, mais aussi des photos, des repères chronologiques.

Il avait un regard si triste, ce peintre hanté par des personnages coupés les uns des autres, et d'eux-mêmes surtout. Comme des ombres chinoises, souvent privées de visages, silhouettes devant des cieus tragiques et sans nuages qui les accablent. Et cette neige glacée...

Jusqu'ici, tout un pan de son œuvre, peu diffusé, m'avait échappé. Ses paysages urbains par exemple, aux immeubles toujours vides, m'ont sauté aux yeux. La Ville détruite ressemble à certains tableaux de Chirico. Dans L'Été à Montréal, une brûlante canicule de smog surgit des hauteurs. J'ai découvert au passage cette œuvre étrange, La Fête, aux êtres costumés dans un bois de nulle part, apparemment sortis du monde romantique du Grand Meaulnes. Ailleurs, une œuvre minimaliste, Le Voyage au bout de la nuit, ne puise pas au roman de Céline mais observe la route éclairée par des phares d'auto aux regards d'angoisse. Avais-je oublié aussi la force de son train qui file droit vers nous? Et ces ombres de

détail devenues points noirs dans les plaines de l'Ouest? Tant de faces cachées de Jean Paul Lemieux étaient soudain accessibles.

Il fallait que je me rende à Québec pour ça. À chaque retour, je sais pourquoi un beau matin j'ai quitté ma ville natale, si belle, si assoupie, donnant l'impression d'être à moitié déserte.

Au musée, elle était bien peu courue, cette expo, pourtant en début de parcours. Un samedi après-midi en plus! Une poignée de curieux, clairsemés, appréciait le parcours. Remarque, ça permet d'avoir les salles presque à soi. Net avantage. Quand même...

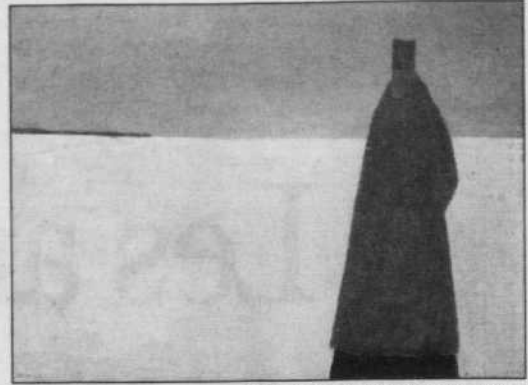
Lorsque je vais dans ce musée-là, il m'arrive de tomber sur un jeune guide passionné et passionnant, qui vibre avec les expos et possède le don rare de captiver son auditoire. Fidèle au poste en fin de semaine devant les Lemieux, avec sa fougue habituelle. Votre nom? — Benoît Brochu.

Il est le fruit d'une nouvelle génération d'historiens de l'art sortis des ornières académiques, qui font de l'animation, invitent le public à s'exprimer. Je suis aussi comédien», m'a expliqué le jeune homme. Ceci explique sans doute cela; entendez l'aisance avec les groupes, la fantaisie, l'art de rendre l'inanimé vivant.

Bien des musées auraient intérêt à choisir comme là-bas leurs guides, non pas uniquement en fonction de leurs connaissances, mais aussi en fonction du tour de main, pour ainsi dire, de l'enthousiasme communicatif. Enfin...

Québec me décourage parfois. La ville a tout pour plaire, même dans son musée-prison, avec le parcours des Lemieux et le guide punk et enflammé. Ne manquez que les visiteurs. Misère!

Je n'ai pas quitté l'univers de Lemieux en sortant de l'expo. Sur le chemin du retour, de nouvelles sil-



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

Le Visiteur du soir, 1956, de Jean Paul Lemieux.

houettes noires se découpent dans la neige, comme ses personnages solitaires et angoissés. Du moins les ai-je perçus tels. Mon œil demeurait captif de celui du peintre disparu. Et cette fois j'aimais vraiment son univers. Pour cause de bain d'immersion. Et un grand merci à Benoît Brochu avec ça.

Au moment où vous lirez ces lignes, je serai à Ouagadougou pour un festival de cinéma africain. Les gens et les paysages n'y ressembleront pas à des tableaux de Jean Paul Lemieux. A chaque coin du monde sa poésie. Ce n'est pas pour vous rendre jaloux, mais... il paraît que le vent de l'Harmattan souffle ces temps-ci et que la chaleur crée des mirages.

otremblay@ledevoir.com

## BÉDÉ

## Le péché à l'ère de Nirvana

DENIS LORD

Avoir 16 ans au début des années 90, au temps fort du grunge et du Net, et être dévoré par la notion de péché n'est pas chose courante. Le raconter l'est encore moins. C'est pourtant ce que fait l'Américain Craig Thompson dans *Blankets manteau de neige*, un récit en bonne partie autobiographique, aussi touffu — 582 pages! — que remarquable. Thompson a été élevé dans une famille pauvre, dévote et sévère du Wisconsin rural. C'est dans un camp de vacances chrétien qu'il rencontre son premier amour, Raina, qui demeure au Michigan. Il ira passer une semaine chez elle, dans cette singulière famille où les parents ont adopté deux handicapés mentaux pour remercier Dieu pour leur avoir donné des enfants en bonne santé. Alternant avec des flash-back de l'enfance de Thompson, cette partie occupe la moitié de l'œuvre. Si l'auteur s'y remémore les passages de la Bible stigmatisant la vanité du monde en général et la faiblesse de la chair en particulier, il n'en oublie pas moins l'ode de Salomon à sa fiancée.

## Une réussite sur tous les plans

Pour ce que je connais des bandes dessinées parues ces derniers mois, *Blankets*, avec son envergure romanesque, sa pudeur,

sa générosité et sa profondeur, est incontestablement une des meilleures. L'œuvre de Thompson, à qui l'on doit également *Adieu, Chunky Rice*, paru chez Delcourt, offre plus de richesse d'introspection que la majorité des récits de type autobiographique. Et son regard porte plus loin que la quadrature du cercle de son nombril. Par-delà la question de la foi et de la culpabilité, l'auteur propose une méditation sur le temps qui passe, sur le sens de la vie, et une célébration de la nature, même si cela ne va pas sans spleen.

Son dessin au pinceau rappelle le travail du grand Will Eisner, décédé le 5 janvier dernier, dans ses *graphic novels*. La mise en cases et la mise en scène sont extrêmement variées et travaillées: Thompson alterne et parfois superpose les styles pour rythmer son récit, marquer les transitions dans la narration, souligner les envolées dans l'imaginaire. Du grand art, qui nous confronte à notre impermanence et, paradoxalement, pournaît faire date.

denislord@endirect.qc.ca

## BLANKETS MANTEAU DE NEIGE

Craig Thompson  
Casterman,  
collection «écritures»,  
Paris, 2004, 582 pages

## L'alcool du désespoir soviétique

YVES-MARIE LABÉ

Plusieurs albums traitent de l'ex-URSS ou de la Russie. Des camps de travail à la décomposition de l'ancien empire, des pollutions nucléaires à la guerre en Tchétchénie, ils décrivent l'absence d'espoir, sur fond de vodka omniprésente.

La vodka, d'abord. Elle coule à flots, comme un sang blême, des images et des mots de ces bandes dessinées qui ont choisi l'ex-URSS ou la Russie pour thème. Dans *Une jeunesse soviétique*, Nikolai Maslov dessine des soldats ou des villageois qui s'enivrent pour oublier le «vide à hurler» que représente leur existence. Il décrit, d'un crayonné en noir et blanc dont la finesse souligne un peu plus la rusticité des situations, un paysan affalé dans une flaque de vin qu'il lape comme un animal, hébété d'alcool et de désespoir, ou une rixe d'alcooliques, pour rien, dans un hameau. Nikolai Maslov raconte l'URSS des années 1970-80, son village sibérien, l'armée et ses brutes galonnées, la morgue patarde des étudiants moscovites des années 2000. Mais aussi la propagande omniprésente d'un système à l'agonie, ce qui n'empêche pas de frères escapades imaginaires vers des ailleurs inconnus.

Le témoignage à fleur de peau de Nikolai Maslov sur la vie quotidienne en URSS est à la fois un document historique, une œuvre graphiquement impeccable et la confession discrètement désespérée d'une âme morte. «Un acte de résistance, aussi», note le romancier Emmanuel Carrère dans sa préface. À l'instar de celui de Kalia, mère courage du *Tour de valse*. La Sibérie, encore, et la vodka, toujours. On boit pour oublier un fils mort à Stalingrad, un mari ou un frère emmené dans les camps, étiquetés



«ennemis du peuple» et condamnés au nom de l'énigmatique article 7-35. Kalia, elle, lutte pour récupérer son mari déporté en 1946 et que la mort de Staline, en 1953, aurait dû libérer comme de nombreux autres zeks.

À la faveur de ce fameux et sinistre *Tour de valse* dont bénéficient les prisonniers «méritants», la jeune femme découvre, outre l'enfer des camps dont rendent compte avec minutie le scénario de Denis Lapière et le trait rougeoyant de Ruben Pellejero, les factées sordides d'un destin qu'on ne choisit plus depuis longtemps. Mais cet être d'un autre siècle et d'une autre Russie est aussi une messagère de l'espoir.

Le Monde

## UNE JEUNESSE SOVIÉTIQUE

Nikolai Maslov

Denoël Graphic, 2004, 104 pages

## LE TOUR DE VALSE

Ruben Pellejero et Denis Lapière  
Dupuis, 2004, 72 pages

## Les fulgurances du jeune Lorin Maazel

LORIN MAAZEL

«L'intégrale des enregistrements avec le Philharmonique de Berlin, 1957-1963». (Œuvres de Beethoven, Brahms, Schubert, Mendelssohn, etc. DG «Original Masters» 8 CD 477 5254.  
Concert du Nouvel An à Vienne, 2005. DG 2 CD 477 5366.

On a peine à imaginer aujourd'hui le phénomène que fut Lorin Maazel, qui, même pas adolescent (il avait 11 ans), fut invité par Toscanini à diriger son orchestre de la NBC. À l'âge de la majorité, «little Lorin» avait conduit tous les grands orchestres américains. Ainsi, lorsqu'il y a 48 ans, le 27 février 1957, il entra dans la Jesus-Christus-Kirche de Berlin-Dahlem pour enregistrer des extraits de *Roméo et Juliette* de Berlioz avec le Philharmonique de Berlin, le chef de 26 ans avait déjà de la bouteille.

Le vent musical que Maazel fit alors souffler sur le vénérable orchestre berlinois, qui moins de trois ans auparavant (mai 1954) entamait sa dernière tournée européenne avec Furtwängler dans les 5<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> Symphonies de Beethoven, l'*Inachevée* de Schubert et la 3<sup>e</sup> de Brahms, fut une tornade. Tempos vifs, pâte orchestrale allégée, virtuosité collective: le style Maazel révolutionnaire tout. Un an après, en 1958, la consécration: Deutsche Grammophon lui offrait d'enregistrer la 5<sup>e</sup> Symphonie de Beethoven en stéréo avec Berlin. Aujourd'hui encore, cette interprétation, oubliée pendant plus de trente ans, est une référence par son exaltation et sa tenue.

Ce Lorin Maazel impérieux et viscéral, on le trouve au même niveau dans la 3<sup>e</sup> Symphonie et l'*Ouverture tragique* de Brahms (1959), la *Symphonie pastorale* de Beethoven (1959), les symphonies de Schubert (n<sup>os</sup> 2, 4 et 6 notamment, 1959-1962), une renversante *Symphonie n<sup>o</sup> 5* de Mendelssohn (1961) et des pièces de «parade orchestrale», au premier rang desquelles cinq extraits de *Roméo et Juliette* de Prokofiev, *Une nuit sur le mont Chauve* de Moussorgski et *Les Pins de Rome* de Respighi. Les moments moins intéressants (Mozart, avec l'Orchestre national de France, Tchaïkovski) sont fort rares et ne nuisent pas à la portée d'un coffret essentiel pour tous les amateurs de direction d'orchestre.

Plus de 40 ans après, le style de Maazel s'est amidonné et «conformisé». Dans le *Concert du Nouvel An* à Vienne, le 1<sup>er</sup> janvier 2005, il fait correctement son boulot, mais sans la science minutieuse d'un Carlos Kleiber (1989 et 1992) ou la flamme d'un Seiji Ozawa (2002).

Christophe Huss

MIGNONE

Festa das Igrejas, Sinfonia Tropical, Maracatu de Chico Rei. Orchestre symphonique de São Paulo, direction: John Neschling.  
Bis CD 1420 (distr. SR).

Si vous aimez profiter du disque compact pour découvrir de nouvelles œuvres, voilà qui devrait vous intéresser! Le nom de Francisco Mignone (1897-1986) vous est sans doute inconnu. C'est normal. La musique de ce Brésilien d'origine italienne, qui fit ses classes en Italie et dont la musique fut dirigée par Richard Strauss ou Ottorino Respighi, a été fort peu enregistrée et encore moins jouée en concert. C'est pourtant un très ha-

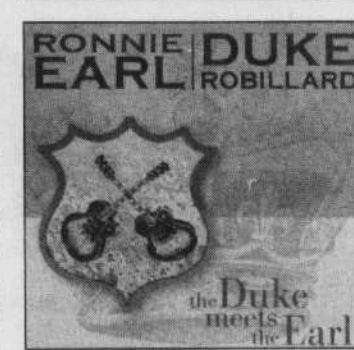
## VITRINE DU DISQUE

bile compositeur, maniant l'orchestre comme les grands symphonistes du XX<sup>e</sup> siècle.

Pour schématiser, cette musique ressemble (parfois fortement) à celle de Respighi, mais avec un parfum sud-américain, Mignone parlant d'ailleurs à la quête «d'inspirations noires», dont la flamboyante traduction se trouve en conclusion du ballet *Maracatu de Chico Rei*. Servi par une prise de son de démonstration et introduit par une notice érudite, ce disque rend justice à une luxuriante musique symphonique. Les mélomanes curieux découvriront ici comment Mignone, sans pastiche aucun, fait se profiler, dans la *Symphonie tropicale*, les ombres de Stravinski (*L'Oiseau de feu*), de Puccini et de Villa-Lobos, dont pourtant il se démarque largement. Le ballet avec chœur *Maracatu de Chico Rei* (1933) est un aboutissement de cette musique viscérale et colorée qu'on écoute et réécoute le cœur en fête.

C. H.

JAZZ



## THE DUKE MEETS THE EARL

R. Earl et D. Robillard  
Étiquette Stony Plain

Ah! Le shuffle... Tout album qui s'amorce par un shuffle vous saisit immanquablement. C'est le cas ces jours-ci avec cette rencontre au sommet, c'est le cas de le dire, qui met en présence les fines lames de la six cordes que sont Ronnie Earl et Duke Robillard. Ces deux-là ont un sens magistral du dialogue. On en est encore baba!

Toujours est-il que ces deux vétérans de la scène se sont acquinés pour concocter cette production où le sens de la nuance, de la subtilité, est observé avec une constance remarquable. En grands admirateurs du style de T-Bone Walker, Freddie Green, le guitariste de Count Basie, Otis Rush, Charlie Christian et autres instrumentistes qui privilégient toujours la balance et la ponctuation au long discours, nos deux complices signent là un grand disque.

L'horizon musical de cette rencontre est fait à la fois du swing cher à Basie et à T-Bone Walker, de ces brèves récitations chères à B. B. King, ainsi que de la mise en relief des émotions chères à Freddie King et à Albert Collins. C'est beau et c'est bon. C'est convaincant et beaucoup plus que simplement plaisant. Un régal d'équilibre!

Serge Truffaut

CHANSON

POPELINE

Diane Tell  
RCA (BMG)

Déception? Oui, déception. Pourquoi? Peut-être parce que, li-

sant quelque part que Diane Tell avait travaillé à *Popeline* avec Robbie McIntosh, ex-Prenders et ex-musicien de Paul McCartney, je souhaitais quelque chose comme la poursuite du bon travail accompli avec le même sur *Désir, soupir*, admirable disque dont Diane Tell nous avait gratifié il y a sept ans déjà. Disque qui réunissait toutes les qualités que j'accorde aujourd'hui aux Coralie Clément, Keren Ann et assimilées, toutes ces rencontres réussies entre chanson française et pop anglaise.

Hélas, on obtient en lieu et place un disque bien étrange, plutôt écartelé, qui cède à toutes sortes de caprices dont le plaisir n'est pas nécessairement partagé. Exemple: la chanteuse a adapté du Sarah McLachlan et du Coldplay en français. Pourquoi diable? *Adia* a été le plus grand succès de McLachlan, air mondiallement connu (tous en chœur: «We are all innocent...»). Chanter «Je suis femme innocente...» comme au temps du yéyé est ridicule et inutile. Il y aurait eu intérêt à chercher un peu plus loin, un peu comme Françoise Hardy l'a récemment fait en adaptant un titre méconnu du Britannique Ben Christophers. Diane Tell a la main plus heureuse en s'appropriant *Because Of You*, chanson originale du complice McIntosh.

Mais le gros du problème, pour le reste, est mélodique. C'est surtout évident dans les chansons dont Diane Tell signe la musique — la chanson — titre, *La Course de nos cœurs*, *De l'amour et des vagues*, *Tombée*. C'est généralement tarabiscoté, compliqué pour rien. On a l'impression que c'est volontairement hors de la portée du commun des mortels. Pas surprenant que la belle nous fourgue du Nietzsche (qu'elle met en musique) et un hommage à Lou Andreas Salomé (l'amante du Friedrich). A croire que madame a fait des lectures: on veut bien qu'elle ait été inspirée par la célèbre histoire d'amour, mais Diane Tell chante ça tellement au-dessus de nos têtes qu'on reste en plan. La culture, c'est bien, mais ça ne donne pas de bonnes chansons pour autant.

Mais il y a aussi des réussites sur ce disque: *Il me plaît* est une bien délicate chanson d'amour, pas du tout emberlificotée. Un vrai succès potentiel. La toute dernière chanson du disque, *Donne de tes nouvelles*, sorte de valse acoustique, n'est pas désagréable non plus. C'est peu. *Popeline*, mesuré à *Désir, plaisir, soupir*, est plus déficitaire. Le désir ne manquait pas, mais on cherche son plaisir, et on soupire de dépit. Dommage.

Sylvain Cormier

MUSIQUE ROCK

Lapalme  
La Tribu (Sélect)

C'est ce qu'on appelle annoncer la couleur: ce deuxième album de Martin Lapalme a pour titre *Musique rock* et c'est très exactement ça. L'approche de base. Je-joue-du-rock-comme-j'en-écoute-depuis-toujours-à-CHOM-sans-me-poser-trop-de-questions-sur-le-renouveau-de-la-forme. Et Lapalme d'y aller de musiques qui renvoient au rock des Stones, ou alors au southern rock des années 70, avec un peu de rock québécois de guitares pour la bonne bouche. En fait, c'est du rock québécois ni très marginal ni très

commercial, un peu comme du Fred Fortin pour le côté brut, mais en moins aventureux, un peu comme du Urbain Desbois pour la poésie des petits riens, mais en nettement moins original dans l'expression. Je nomme ces deux-là exprès, parce qu'ils ont contribué au disque.

De fait, il y a toute une tribu de musiciens qui joue là-dessus (logique: on est à La Tribu), dont Frédéric Beauséjour (bassiste de Ginette), Carl Bastien, Mike Plante (guitariste des Porn Flakes), etc. Du beau monde, qui habille les clichés rock de Lapalme de manière assez séduisante: il y a de la souplesse, du savoir-faire et du plaisir à jouer. C'est même le plus grand plaisir du disque, parce qu'on ne peut pas éviter de constater que, rayon textes, à l'exception d'un *Germain* attendrissant ou d'un *Chez-nous* assez réconfortant, ça rase les pâquerettes. Album honnête, facture authentique, mais une fois effectué le voyage *Avec Nick au Mexique* (ma préférée, bonne à rouler et à fumer), on a franchement fait le tour de la montagne et du cowboy. Dur constat: percevoir à ce point les limites d'un artiste dès le deuxième album, ça augure mal de l'avenir. Il ne suffit pas d'être sympathique.

S. C.

## ALTERNATIF

## I'M WIDE AWAKE, IT'S MORNING

## DIGITAL ASH IN A DIGITAL URN

Bright Eyes  
(Saddle Creek-Outside)

Il ne fait aucun doute que Conor Oberst est sur le point de devenir une grande vedette aux États-Unis. Mais pourquoi lui plutôt que le nettement supérieur Will Oldham? C'est sans doute à cause de sa jolie petite gueule d'artiste inconsolable. Néanmoins, depuis une bonne dizaine d'années, ce jeune récolte un succès qui dépasse les attentes habituelles du milieu indépendant. Après avoir surpris avec le magnifique et ambitieux *Lifted* en 2002, il revient cet hiver avec deux albums qui risquent encore une fois d'élargir son auditoire. Toujours sur son propre label, le fructueux Saddle Creek, Bright Eyes (un nom d'emprunt pour son groupe) propose d'abord, avec *I'm Wide Awake, It's Morning*, une country-folk rustique dans la plus pure lignée de Gram Parsons et du Springsteen de *Nebraska*. Sur quelques pièces franchement mélancoliques, on entend même la grande Emmylou Harris comme choriste à l'arrière. Sans renier les arrangements subtils de *Lifted*, Oberst préfère ici un dépouillement qui met à l'épreuve une écriture où les crépuscules d'automne tout comme les lendemains de rupture se croisent sans trop de machinations. Avec *Digital Ash in a Digital Urn*, il s'aventure plutôt du côté de la chanson pop électronique avec l'aide de Jimmy Tamborello (Postal Service) et Nick Zinner (Yeah Yeah Yeahs). Malgré quelques trouvailles intéressantes, un tel virage (plus expérimental) finit par devenir laborieux dans son besoin de se distancier d'un dénouement folk. Même s'il mise gros, Bright Eyes a encore bien des choses à apprendre.

David Cantin